

DU LIBÉRICIDE
OU
MEURTRE DES ENFANTS MINEURS
PAR LEURS PARENTS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le samedi 10 décembre 1892

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Emile DUMAS

Né le 10 janvier 1870 à Saint-Priest-la-Vêtre (Loire)

Élève à l'École de Santé Militaire.



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1892

DU LIBÉRICIDE
OU
MEURTRE DES ENFANTS MINEURS
PAR LEURS PARENTS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le samedi 10 décembre 1892

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Emile DUMAS

Né le 10 janvier 1870 à Saint-Priest-las-Vêtre (Loire)

Élève à l'École de Santé Militaire.



LYON
IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1892

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN
GAYET.	ASSESEUR

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLÉNARD

Professeurs

Cliniques médicales.	{ MM. LÉPINE.
	BONDET.
Cliniques chirurgicales	{ OLLIER.
	PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophthalmologique.	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAILLETON
Clinique des maladies mentales.	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Zoologie et Anatomie comparée	LORTET.
Anatomie	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie.	RENAUT.
Physiologie	MORAT.
Pathologie interne	J. TEISSIER.
Pathologie externe	BERNE.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique.	TRIPPIER (Raymond)
Médecine opératoire	X...
Médecine expérimentale et comparée	ARLÔING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	ROLLET
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacie.	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes	LAROYENNE
--	-----------

Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants	MM. PERRET, agrégé.
Accouchements.	POLLOSSON, —
Botanique	BEAUVISAGE. —

Agrégés

MM. AUGAGNEUR	MM. DIDELOT	MM. POLLOSSON	MM. VIALLETON
BEAUVISAGE	GANGOLPHE	ROCHET	WEILL
CONDAMIN	JABOULAY	RODET	BOUVEAULT, chargé
COURMONT	LANNOIS	ROLLET (Et.)	des fonctions d'agrégé
DEROIDE	LINOSSIER	ROQUE	
DEVIC	PERRET	ROUX	

M. ETIEVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président ; M. ROLLET, Assesseur ; MM. RODET, ROQUE, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA SŒUR

A MON BEAU-FRÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LACASSAGNE

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE LYON

A MES MAÎTRES

de l'École du Service de Santé Militaire

INTRODUCTION

Il ne se passe pas de mois, nous pourrions dire de semaine, que les journaux n'aient à enregistrer le meurtre d'un enfant mineur par ses parents naturels ou adoptifs. La fréquence, toujours croissante, de ce genre de crime a suscité une campagne de presse, réclamant des peines sévères pour les auteurs de ces attentats. Dès 1886, nous lisons dans un journal de Paris : « S'il est des crimes qui ne méritent ni merci, ni pitié, ce sont assurément ceux que les misérables commettent à l'égard des enfants. »

En 1890, à propos des affaires Sourinant et Petitdemange, *le Temps* se livre à des réflexions fort judicieuses. De son article, reproduit d'ailleurs dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, nous extrayons les passages suivants : Le jury ne recule pas devant les sentences capitales, quand il s'agit de venger un assassinat ordinaire. Il recule quand il s'agit de frapper un père de famille. D'où vient cette distinction ? Comment s'expliquer de la part du jury cette indulgence qui choque la conscience publique ? Voilà douze pères de famille assemblés pour juger Sourinant ou Petitdemange. Que

se passe-t-il dans l'intimité obscure de leur conscience ? Sont-ils moins touchés du sort de ces innocentes victimes que nous ne le sommes nous-mêmes ? Ou bien se souviennent-ils trop qu'ils sont pères de famille eux aussi, et craignent-ils, en frappant trop fort, de blesser la majesté de l'autorité paternelle ?

Chez les anciens Romains, le père avait le droit absolu de vie et de mort sur sa progéniture, et il l'exerçait sans que la Société se crût le droit d'intervenir. Sommes-nous si Latins, que chez le père français de la fin du xix^e siècle subsiste encore quelque trace inconsciente de cette antique et cruelle paternité, devant laquelle les jurés s'inclineraient par superstition ou par coutume, même alors qu'ils l'ont théoriquement condamnée ? »

Au commencement de l'année 1892, les journaux, à propos de l'affaire Borlet, sont unanimes à réclamer une répression sévère : et, un membre du Parlement, M. Engerand, dépose un projet de loi dans ce sens.

La littérature médicale, par contre, nous semble peu riche en documents sur ce sujet. Jusqu'en 1845, on n'établit aucune distinction entre le libéricide et l'homicide ou l'infanticide. A cette époque, le professeur Griesinger, dans son *Traité des maladies mentales* aborde incidemment la question du meurtre des enfants mineurs par leurs parents. Il n'envisage d'ailleurs que l'état mental du meurtrier.

Il nous faut ensuite arriver jusqu'en 1886, pour voir reprendre la question, et, d'une façon incidente encore, par le docteur Ladame. (Relation de l'affaire Lombardi. — *Archives d'anthropologie criminelle* 1886-87).

C'est seulement en 1891 que nous trouvons un travail

plus complet sur ce sujet. M. le docteur Aubry, dans son mémoire sur « l'homicide commis par la femme » (*Archives d'anthropologie criminelle* 1891), étudie sous le nom de libéricide, le meurtre de l'enfant mineur par ses parents. Il n'envisage que le libéricide commis par la mère. En 1892, dans la relation de l'affaire X... (*Archives d'anthropologie criminelle* 1892), il traite en partie le libéricide commis par le père. Enfin, dans un ouvrage récent, « la Coppia criminale », Scipio Sigelhe consacre un long paragraphe au couple libéricide.

Somme toute, la question a été traitée en partie par les uns, en partie par les autres, mais nous ne trouvons aucun travail d'ensemble. M. le professeur Lacassagne, dans son cours magistral du 11 décembre 1891, qu'il consacra au libéricide, nous montra cette lacune, et insista sur l'utilité et l'à-propos d'un pareil travail. Sur notre demande, il a bien voulu s'en remettre à nous du soin de combler cette lacune : nous avons fait notre possible pour être à la hauteur de notre tâche. Si nous avons l'heureuse chance de réussir, nous le devons en grande partie à ce maître dévoué dont les conseils et les encouragements ne nous ont jamais défaut. Nous sommes heureux de pouvoir lui exprimer ici toute notre gratitude pour la bienveillance qu'il n'a jamais cessé de nous témoigner.

Nous prions M. le Dr Paul Aubry, de Saint-Brieuc, de vouloir bien accepter nos remerciements les plus sincères pour l'obligeance qu'il a mise à nous communiquer les documents qu'il possédait et la peine qu'il a pris pour en amasser d'autres à notre intention. — Nous n'aurions garde d'oublier notre camarade et ami, le Dr Saint-Paul,

qui a mis si gentiment à notre disposition sa connaissance approfondie de la langue italienne : nous lui en sommes très reconnaissant.

La division de notre travail s'impose d'elle-même. Après avoir consacré un premier chapitre à des considérations générales sur le libéricide nous traiterons, successivement, dans chacun des chapitres suivants : 1° du libéricide commis par le père ; 2° du libéricide commis par la mère ; 3° de l'association criminelle du père et de la mère. Nous terminons enfin par l'exposé de quelques conclusions qui nous semblent ressortir d'elles-mêmes de cette étude.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Après M. le D^r Aubry nous désignons sous le nom de libéricide, le meurtre de l'enfant mineur par ses parents. Ce vocable au point de vue de sa formation, présente toutes les garanties voulues, le grammairien le plus exigeant n'y trouverait rien à reprendre. Par contre, il offre d'autres inconvénients : disons le tout de suite, libéricide ressemble trop à liberticide, cette consonnance fâcheuse, ne pourrait-elle prêter à confusion ? Cet inconvénient, à tout prendre, n'a qu'une faible importance à côté du suivant.

Bien peu de gens saisissent de prime abord, le sens du mot libéricide. Si les latinistes de profession savent bien que liber signifie enfant, combien, parmi les profanes ne le soupçonnent même pas ? Nous aurions préféré le terme

de puéricide, moins exact assurément, puisqu'il désignerait le meurtre d'un enfant quelconque ; mais il nous a semblé que le vocable adopté par M. Aubry, commençait à entrer dans le langage courant de la médecine judiciaire : nous aurions craint d'apporter une certaine confusion dans le sujet, par l'emploi d'un vocable nouveau.

Nous devons d'abord séparer le libéricide de l'infanticide. L'article 300 du code pénal nous dit : « Est qualifié infanticide, le meurtre de l'enfant nouveau-né. » Nous aimerions une définition plus précise. Pendant combien de temps, la qualification de nouveau-né est-elle applicable à l'enfant ? La loi garde là-dessus le silence le plus absolu. Les médecins-légistes ne sont pas d'accord sur la définition et la longueur qu'il convient de donner à cette période de la vie.

Nous trouvons bien un arrêt de la Cour de Cassation, rendu en 1835, qui explique le texte de la loi. « Le nouveau-né est l'enfant au moment où il vient de naître ou dans un temps très rapproché de celui de la naissance. »

Il ne semble pas que cette définition, adoptée d'ailleurs par Tardieu, ait eu pour effet de trancher la question ; les divergences ont persisté parmi les médecins légistes. Robert Foriep et d'autres médecins allemands avec lui, ont voulu donner pour caractère au nouveau-né, l'état sanguinolent. N'est-ce pas, comme le fait remarquer M. le professeur Laccassagne, restreindre la qualité de l'enfant nouveau-né à celle de l'enfant naissant. Parrot, se plaçant sur le terrain clinique, donne la définition suivante, « L'enfant nouveau-né est celui qui, à terme

ou non, viable ou non viable, n'a pas dépassé le deuxième mois de la vie extrautérine » définition qui d'ailleurs, ne semble pas admise au palais, puisque des arrêts de Cour ont refusé de qualifier infanticide le meurtre d'enfants tués le trentième et même le quatorzième jour après leur naissance.

Billard propose comme limite de l'état d'enfant nouveau-né, un signe anatomique, la formation de la cicatrice ombilicale. Ce signe paraît un peu bien aléatoire.

Olivier (d'Angers) semble mieux inspiré, lorsqu'il adopte un caractère, anatomique également, mais plus facile à percevoir : la chute du cordon ombilical.

Dans la thèse de son élève, le D^r Saint-Cyr (*du cordon ombilical, au point de vue médico-judiciaire*, thèse de Lyon 1891), M. le professeur Lacassagne se range à cette opinion. Dans son *précis de médecine judiciaire* d'autre part il avait déjà dit : « Si l'on veut tenir compte du terme nouveau-né, qui se trouve énoncé dans la loi, et de notions scientifiques certaines, on doit dire que l'enfant est nouveau-né pendant le temps assez rapproché de la naissance qui permet de constater que cet enfant perd ses caractères fœtaux et s'acclimate à la vie. »

Sans insister davantage sur ce point particulier, nous croyons faire la part assez large à l'infanticide en adoptant les limites proposées par M. le professeur Lacassagne, limites qui ne dépassent le dixième jour de la vie extrautérine que dans les cas exceptionnels et d'ordinaire ne l'atteignent pas.

Nous devons, d'autre part, dire ce que nous entendons par enfant mineur. Nous ne saurions aller jusqu'à la

majorité légale; ce serait pousser la chose trop loin. Le plus souvent les parents qui tuent leurs enfants, le font avant l'âge de quinze ans. Et la loi fait, à cette époque, au point de vue de la situation de l'enfant, une réserve dont nous croyons devoir profiter.

L'article 176 du code civil est ainsi conçu : « Le mineur même non marié pourra être émancipé par son père, ou à défaut du père par sa mère lorsqu'il aura atteint l'âge de quinze ans révolus ».

L'article 340 du code d'instruction criminelle nous dit : « Lorsque l'accusé aura moins de seize ans, le président posera à peine de nullité cette question : L'accusé a-t-il agi avec discernement? »

Enfin, nous trouvons, dans l'article 66 du code pénal : « Lorsque l'accusé aura moins de seize ans, s'il est prouvé qu'il a agi sans discernement, il sera acquitté ».

Nous entendrons donc par enfant mineur, l'enfant âgé de moins de quinze ou seize ans.

Nous ajouterons que si, dans le cours de ce modeste travail, nous envisageons seulement le meurtre commis par le père ou la mère, c'est uniquement pour ne pas sortir du cadre restreint d'une thèse inaugurale, mais, nous qualifions également libéricide le meurtre commis par les parents adoptifs, tuteurs ou tutrices et, en général, toutes les personnes investies de l'autorité paternelle, à défaut du père ou de la mère.

Ces réserves faites, nous pouvons définir ainsi le libéricide : « Est qualifié libéricide le meurtre de l'enfant mineur par ses parents naturels ou adoptifs, ou par les dépositaires, à quel titre que ce soit, de l'autorité paternelle.

A un mot nouveau, ne correspond pas une chose nouvelle. Le libéricide serait aussi vieux que le monde si l'on en croit la Fable.

Le Ciel, le plus ancien des dieux, et Vesta la première déesse, eurent, dit-on, deux fils, Titan et Saturne. Titan le premier né, devait hériter de l'empire du monde, il céda ses droits à son frère, à condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle. Or, il advint que Cybèle, femme de Saturne, donna le jour à Jupiter et à Junon, elle présenta la déesse au maître du monde, mais, à la place de son fils, elle lui apporta une pierre emmaillotée que le dieu dévora immédiatement. Plus tard, Saturne, effrayé de l'ambition de son fils, tenta encore de le faire périr.

Le dieu, avait commis une tentative de libéricide. Avec Thésée et Médée, nous arrivons au fait lui-même, toujours d'après la Fable.

Thésée sur une accusation de Phèdre, son épouse, appela sur son fils Hippolyte la colère de Neptune, qui ne se rendit que trop à ses vœux.

Si Thésée recourait à l'intervention d'une puissance supérieure, Médée se suffisait à elle-même.

Trahie par Jason, son époux, elle se venge d'abord de cet abandon sur la personne de sa rivale, puis, s'élevant dans les airs, sur un char traîné par des dragons ailés, elle jette, pour dernier adieu, à l'époux infidèle, le cadavre de ses deux enfants qu'elle vient d'égorger.

Sortons du domaine de la fiction poétique et voyons les us et coutumes de ces opulentes cités de la Grèce, fières de leur civilisation ou de leur puissance.

A Lacédémone, la famille joue un rôle plus que res-

treint, la loi s'empare de l'enfant dès sa naissance, avant même. « Quand une femme a déclaré sa grossesse, on suspend dans son appartement des portraits où brillent la jeunesse et la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narcisse, de Hyacinthe, de Castor et Pollux, afin que son imagination, frappée de ces objets en transmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le présente aux plus anciens de la tribu. La nourrice est appelée, au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occasionnent, à ce que l'on prétend, des accidents funestes.

Après cette expérience, suivie à quelques jours de là d'un examen rigoureux, la sentence de l'enfant est prononcée. S'il n'est expédient ni pour lui, ni pour la République, qu'il jouisse plus longtemps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre auprès du mont Taygète. (Barthélemy. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*).

Le libéricide ne constitue pas un crime, on en fait une institution d'état, le sort de l'enfant ne se décide qu'après mûr examen des plus anciens de la tribu, les plus sages, sans doute.

A Athènes, l'enfant, à son premier pas dans la vie, n'a pas à affronter l'examen d'un conseil des anciens, mais la loi accorde au père un pouvoir discrétionnaire. Dès que l'enfant est né, on l'étend aux pieds de son père. Si le père le prend entre ses bras, il est sauvé; mais, s'il ne se croit pas assez riche pour l'élever, ou s'il désespère de pouvoir corriger certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court l'exposer au loin ou lui ôter la vie.

Dans la plupart des cités grecques, les lois autorisent cette barbarie. Les philosophes l'approuvent; d'aucuns

consacrent même le droit à l'avortement et reconnaissent, à une femme entourée par une nombreuse famille, le droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Ajoutons que plusieurs de ces peuples grecs comptent le jour de la naissance parmi les jours néfastes, ce que les sages traduisent dans cette maxime : « Quand on songe à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau ».

Nous ne citerons que pour mémoire, et sans insister, un fait bien connu, que nous relevons dans la Bible : *Le sacrifice d'Abraham*, et nous aborderons immédiatement l'histoire romaine.

Nous trouvons à Rome comme à Athènes le pouvoir discrétionnaire du père, au moment de la naissance de l'enfant. L'enfant après sa naissance est présenté au père de famille. Celui-ci le soulève en l'air ou le laisse couché. Dans ce dernier cas, on tue ou on expose l'enfant.

La loi des douze tables, d'autre part, consacre l'autorité absolue du père de famille sur sa femme, ses enfants et ses biens. Il pouvait, à son gré, les vendre ou leur donner la mort. La *patria potestas* comportait donc le pouvoir le plus absolu.

L'histoire romaine nous rapporte deux libéricides remarquables. Le premier se passe sous le gouvernement des Décemvirs : c'est le meurtre de Virginie.

Le centurion Virginius avait une fille d'une beauté remarquable. Le decemvir Appius conçut le projet de l'enlever; il persuada à Claudius, un de ses clients, de revendiquer la jeune fille pour son esclave et de l'arrêter.

Celui-ci exécuta les ordres de son maître.

L'affaire vint devant le tribunal d'Appius, la cause fut

vite entendue, le decemvir se prononça contre la liberté de la belle plébéienne. L'indignation publique le força à retirer sa sentence et à différer le jugement jusqu'au retour de Virginius.

Le centurion conduit sa fille au forum : le decemvir maintient son inique sentence, Virginius entraîne alors sa fille hors de la foule et saisissant un couteau à l'étal d'un boucher : « Ma fille, dit-il, il ne me reste plus que ce moyen d'assurer ta liberté », et il le lui plonge dans le cœur.

Qui ne connaît l'histoire de Brutus ? Après avoir renversé le gouvernement des Tarquins, alors qu'il est consul, Brutus voit ses fils conspirer pour le retour des tyrans. Il les fait condamner à mort et assiste à leur supplice.

Plus tard, l'influence du progrès des mœurs et de la civilisation apporte des adoucissements au pouvoir despotique du père : la loi lui retire le droit de vie ou de mort sur ses enfants ; mais il peut encore les vendre dans certains cas.

Au moyen-âge, le libéricide devient un crime, assez fréquent, semblerait-il. Une romance de cette époque intitulée : « Les enfants abandonnés dans les bois » nous dépeint les souffrances de ces pauvres petits êtres que des pères barbares abandonnent dans les forêts, une façon comme une autre de s'en débarrasser. Nous y voyons ces enfants affamés, entourés de feuilles, étendus sur les ronces, au milieu des animaux voraces qui hurlent dans la forêt.

Enfin, l'auteur, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, prend un ton presque prophétique pour flétrir le coupable : « Mais toi qui provoques la vengeance céleste,

saches bien que tes pleurs inutiles attesteront le regret de ton crime lorsque le trépas éteindra ta famille ou que l'incendie consumera le produit de tes longs travaux. »

Montaigne, d'autre part, nous atteste la fréquence des sévices exercés sur les enfants : « Combien de fois m'a-t-il pris envie, passant dans nos rues, de dresser une farce pour venger des enfants que je voyais écorcher, et assommer, et meurtrir, à quelque père ou mère furieux et forcenés de colère. Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeux, avec une voix tremblotante et éclatante, et puis, voilà les garçonnets estropiés, éborgnés et étourdis de coups, et notre justice n'en fait pas compte. »

Enfin, en 1609, une femme du Mans égorge ses deux filles ; le crime parut horrible, et la coupable fut brûlée. Un écrivain lyonnais de l'époque relate le fait dans un ouvrage intitulé : « La grande cruauté de massacre arrivé depuis naguère en la ville du Mans par une femme qui a égorgé ses deux filles, laquelle a été brûlée en la place du Laict, devant saint Julien, le quinzième octobre 1609. »

Cette esquisse rapide suffit à nous montrer que le libéricide n'est pas d'invention moderne ; mais, ce que nous considérons comme un crime aujourd'hui paraissait dans l'antiquité un droit absolu. Chez les peuples les plus civilisés, les Grecs et les Romains, le père pouvait occire son enfant, la loi à la main. Le meurtre ne soulevait aucune réprobation ; lorsque les circonstances s'y prêtaient, il devenait un titre de gloire. Virginius fut un héros aux yeux de ses contemporains. A Sparte, le fonctionnement du conseil des anciens ne souleva, à notre connaissance du moins, aucune protestation.

Comment se peut-il faire que des parents arrivent à

tuer leurs enfants, non pas au moment de leur naissance, mais plus tard, lorsqu'ils ont déjà eu le temps de se dévouer pour eux, et partant de les aimer. L'instinct maternel pourtant semble être quelque chose de bien puissant. Auguste Comte, dans sa théorie cérébrale, le place immédiatement après l'instinct sexuel. Le premier rang, revenant, d'après ce philosophe, à l'instinct nutritif, qui primerait tout, ce serait donc la troisième place qui appartiendrait à l'instinct maternel. Auguste Comte entend par là aussi bien l'amour du père que l'amour de la mère pour sa progéniture. S'il l'appelle instinct maternel, c'est que d'ordinaire, cet instinct est plus puissant chez la mère que chez le père ; il y a là une différence de quantité, mais nullement de nature et de qualité.

Gall, dans son ouvrage sur les fonctions du cerveau, publié en 1823, lui assignait avant Comte une place analogue. Après avoir étudié longuement l'instinct de la génération et de la reproduction, l'instinct vénérien, il aborde l'étude de l'amour de la progéniture : « La nature, dit-il, devait assurer, par un autre organe l'existence et la prospérité des êtres procréés en vertu de l'instinct de la propagation. Dans toute la nature animée il se manifeste un penchant impérieux à prendre soin des petits ; nous l'admirons dans l'insecte, et il commande la vénération jusque dans la tigresse. »

Gall, en outre, considère l'amour de la progéniture comme absolument différent de l'instinct de la propagation et il cite à l'appui de son opinion le cas d'une femme qui, n'ayant jamais ressenti de plaisir entre les bras de son mari, n'en aimait pas moins tendrement ses douze enfants.

Cet amour de la progéniture ne serait pas particulier à l'espèce humaine et de fait on le trouve développé à un égal degré chez bien des animaux. Gall cite à ce propos des exemples assez nombreux sur lesquels nous ne croyons pas devoir insister, nous nous arrêterons par contre avec lui sur la localisation de cet instinct.

« Toutes les fois que, dans ma jeunesse, dit-il, je demandais la cause de semblables manifestations, on me prenait pour un homme singulier : cela est naturel, me répondait-on et la recherche était terminée ».

La réponse ne satisfaisait pas sa curiosité, à force de recherches il arriva à localiser cet instinct dans une partie déterminée du cerveau. « J'ai remarqué, dit-il, que dans la plupart des têtes de femmes la partie supérieure de l'occipital recule davantage que dans les têtes ou les crânes d'hommes. Comme cette saillie de la partie supérieure de l'occipital est produite manifestement par le cerveau, il s'en suit que la partie subjacente, est, dans la plupart des cas plus développée chez la femme que chez l'homme. Qu'y avait-il donc de plus naturel que l'idée que cette partie cérébrale fût la cause matérielle d'une faculté ou d'une qualité se manifestant à un plus haut degré chez la femme que chez l'homme ? Cette qualité serait l'amour de la progéniture. »

Et Gall dit avoir pu constater ce fait que le crâne des femmes qui n'aiment pas leurs enfants ne présenterait plus cette saillie de la partie supérieure de l'occipital.

Pour nous, moins affirmatifs que Gall, nous ne dirons pas qu'une femme aime ou n'aime pas ses enfants parce qu'elle a ou n'a pas une protubérance, mais nous reconnaitrons avec lui que l'amour de la progéniture constitue

un instinct fondamental, une qualité primitive, qui a un siège anatomique. Que cette qualité réside dans le cervelet ou dans les parties postérieures du cerveau, c'est une question, que dans l'état actuel de la science, nous ne saurions trancher, mais étant donnés les progrès que fait l'étude des localisations cérébrales, nous ne doutons pas qu'elle soit un jour complètement élucidée.

Pour expliquer le libéricide ne pouvons-nous admettre une perversion de l'instinct maternel. Gall admettait cette perversion, nous l'avons vu ; Despine dans son ouvrage intitulé : *Psychologie naturelle* l'admet également. « L'enfant est connu depuis longtemps, et par une aberration morale insolite, sa présence loin d'avoir excité l'affection dans le cœur des parents, n'y a soulevé qu'une haine impitoyable. Sous l'influence de l'état passionné dans lequel les tient cette haine, l'idée de se débarrasser de cet être qu'il ne peuvent supporter se présente à leur esprit. » (Despine, *Psychologie naturelle*).

Cette perversion de l'instinct maternel, M. le professeur Lacassagne l'admet aussi : il a insisté sur ce fait dans son cours du 11 décembre 1891, qu'il a consacré à l'étude du libéricide, il avait déjà attiré l'attention là-dessus dans son article sur la « criminalité chez les animaux » (*Revue scientifique* 1882). Il nous cite des faits d'abandon d'enfants, de libéricide, d'enfanticide, commis par les animaux.

Une chienne soigne et élève ses petits pendant trois mois, puis un beau jour les emmène dans la campagne et revient seule au logis. On voit des juments refuser de se laisser téter par leur fruit de sorte que celui-ci succombe bientôt.

L'infanticide est presque la règle dans quelques espèces notamment chez les suidés. Au moment de la mise bas, beaucoup de truies si on ne les surveille pas, tuent et mangent leurs petits.

Pour nous, après M. le professeur Lacassagne, nous faisons jouer à la perversion de l'instinct maternel un rôle considérable dans la genèse du libéricide. Et le développement plus marqué de cet instinct chez les femmes ainsi que chez les femelles des animaux, nous permet de prévoir d'ores et déjà la part prépondérante qui reviendra à la mère dans ce genre de crime.

Nous rattachons le libéricide à la perversion de l'instinct maternel, mais, l'avortement et l'infanticide nous semblent relever en grande partie au moins de la même cause. Avortement, infanticide et libéricide forment une triade qui mériterait une étude spéciale dans laquelle on pourrait envisager à un point de vue plus élevé que nous ne l'avons pu faire, la question de l'inversion de l'instinct maternel.

II

Le libéricide commis par le père

M. le Dr Aubry, dans son article intitulé : l'homicide commis par la femme (*Archives d'anthropologie criminelle* 1891, page 370) considère ce crime comme à peu près exceptionnel : « Nous ne voyons pas, dit-il, pourquoi le crime est commis par la mère et presque jamais par le père. Rarement celui-ci intervient, ou s'il paraît, c'est comme complice ; exceptionnellement, comme auteur principal ». Scipio Sigelhe, dans la *Coppia criminale* semble partager cet avis.

Pour nous, cette opinion nous paraît un peu exclusive ; nous admettons volontiers que la femme commet le libéricide plus souvent que l'homme, mais nous devons constater que dans nombre de cas, le père reste le seul coupable du crime.

Quels motifs peuvent porter un père à donner la mort à ses enfants ?

Dans certains cas, nous nous trouvons en présence d'un crime monstrueux mais point du tout inexplicable.

Voyons plutôt des faits :

DUMAS.

OBSERVATION I

La Cour de Cassation du Calvados, en 1886, condamne à mort Prosper-François-Catherine, prévenu de meurtre sur la personne sa belle-fille. Voici son histoire en quelques mots. Il se marie au mois de janvier 1886, avec une femme déjà mère d'une fille. Il ne tarde pas à concevoir une haine violente pour la fillette. Il la bat à coups de pieds, à coups de poings, la pince, la mord même. Enfin le 1^{er} juillet 1886, il se met à la mordre aux bras; la petite fille pousse des cris; pour la faire taire, il ne trouve rien de mieux que de lui assener un coup de poing sur la tête. L'enfant meurt sur le coup.

OBSERVATION II

A Catane, en Sicile, un fabricant de savon assassine sa femme et ses enfants âgés l'un de huit ans, l'autre de quarante jours pour épouser sa maîtresse.

OBSERVATION III

Au nombre n° 74 de l'avenue d'Orléans, à Paris, habitent les époux T... Le ménage vit en mauvaise intelligence. A la suite d'une discussion, T... saisit un couteau de cuisine en porte quatre coups à sa femme qui tombe baignée dans son sang. Tournant alors sa fureur contre son enfant, il lui porte un coup de couteau à l'aîne. Le meurtre accompli, T... prend la fuite.

OBSERVATION IV

En février 1887, à Cavaillon, le sieur Joseph L... marié et père de famille, âgé de 42 ans, profite de ce qu'il est seul avec une de ses filles, dont la conduite plus que légère porte atteinte à l'honneur de la famille, pour l'étrangler avec un mouchoir enroulé autour du cou. Il traîne ensuite le cadavre dans sa cave, le jette dans un trou et fait brûler du soufre sur le corps de sa victime. Cela fait il prend la fuite.

OBSERVATION V

La Cour d'Assises des Vosges, au mois de juin 1891 condamne aux travaux forcés à perpétuité le nommé Petitemange inculpé

de meurtre sur la personne de sa fille âgée de 10 ans. Sous prétexte qu'elle s'était attardée en revenant de l'école, il lui avait coupé le cou avec une hache, sans tenir compte de ses supplications et en présence de ses deux autres enfants terrorisés. Le crime accompli, il transporte le cadavre au fond d'un bois, nettoie son instrument et sa cuisine sans manifester le moindre remords.

OBSERVATION VI

Sourinant avait une fille âgée de dix-huit mois qu'il avait martyrisée depuis sa venue au monde, un jour il finit par la tuer en la jetant contre la muraille.

Dans toutes ces observations, le crime a en lui-même sa raison suffisante ce vieil adage de jurisprudence « *is pactus est scelus cui prodest* » trouve ici son application. Ajoutons que la cause explique non seulement le crime, mais les circonstances qui l'accompagnent. Qu'un homme tue la fille de sa femme, qu'un père venge par un meurtre l'honneur de la famille, compromis par sa fille, ce ne sont pas là des choses que l'esprit humain se refuse à admettre.

Petitdemange, Sourinant, T., ont aussi un semblant de motif. Enfin, notre savonnier sicilien veut épouser sa maîtresse il supprime les obstacles qui s'opposent à cette union : sa femme et ses enfants.

Ajoutons que tous ces meurtriers ont conscience du crime qu'ils viennent de commettre et cherchent à se dérober par la fuite aux poursuites qui les attendent.

Que trouvons-nous, au fond de tous ces crimes ? la haine, la colère, la passion sous ses différentes formes, facteurs essentiels dans la genèse des crimes ordinaires. Nous nous trouvons donc en face de personnages au

demeurant fort peu intéressants, qui tuent enfants et femmes sous des prétextes plus ou moins futiles.

Les affaires X..., Thomas G..., B... et Qülke paraissent autrement intéressantes : nous ne trouvons plus en présence du criminel vulgaire. Le meurtre a encore un motif plausible, mais qui l'explique en partie seulement ; l'état psychique du meurtrier devient facteur important.

OBSERVATION VII

Le sieur B..., de Montauban, déjà père de six enfants, parvient tant bien que mal à élever sa famille. La naissance d'un septième enfant vient augmenter les charges déjà trop lourdes du pauvre ménage. A partir de ce moment, B... devient sombre et taciturne. Il en arrive à songer au suicide ; mais, pour rendre service à sa femme, il essaie, avant de se suicider, de tuer les deux plus jeunes de ses enfants. Surpris par la mère au moment où il met ce projet à exécution, il n'a que le temps de se sauver. On le trouve bientôt pendu dans un hangar attenant à sa demeure.

Sur lui, on découvre le billet suivant : « J'ai quarante-neuf ans et suis dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de ma trop nombreuse famille. Je vais donc me tuer ; j'emmène avec moi dans l'autre monde deux de mes enfants. Puisse la charité publique venir en aide aux autres. »

OBSERVATION VIII

A Oberttingen, le nommé Thomas G..., compagnon tonnelier, coupe avec un rasoir la gorge de ses cinq enfants dont l'aîné est âgé de neuf ans, et le dernier de quelques mois. Son crime accompli, le meurtrier prend la fuite. On doit attribuer ce meurtre au désespoir que causait à Thomas G... l'extrême misère où il était réduit et qui l'avait fait tomber dans l'ivrognerie.

(*Annales médico-psychologiques* 1844-3-416).

OBSERVATION IX

Autre fait relevé également dans les *Annales médico-psychologiques*.

« Un douanier allemand, du nom de Qulke, vient de tuer à Metzeral (Alsace), sa femme et ses deux enfants à coups de hache. Il a frappé avec une telle violence que la hache est restée enfoncée dans le crâne de la dernière victime. Il a agi dans un accès de désespoir, ou plutôt d'aliénation mentale, déterminé par ce fait qu'il vient d'être renvoyé du service.

On note dans ses antécédents des accès antérieurs d'aliénation mentale »

Dans ces trois cas, le crime a encore une cause apparente, la misère; pour un motif ou pour un autre, B..., Thomas G..., et Qulke se voient dans l'impossibilité de pourvoir à l'entretien de leur famille. Les deux derniers ne sauraient passer pour des pères dénaturés, ils aiment leurs enfants au vu et su de tout le monde. Comment arrivent-ils à leur donner la mort ? C'est que leur organisation ne leur permet plus de soutenir la lutte pour la vie; l'un a eu manifestement des accès antérieurs d'aliénation mentale, l'autre se livre à la boisson depuis quelque temps déjà. Sous cette influence, il se produit dans leurs idées une évolution telle qu'ils envisagent la mort comme le seul refuge pour leur famille.

Le cas de B... présente une particularité remarquable. Du moment où il sait qu'il va devenir père, il se laisse aller au désespoir: on le voit toujours sombre et taciturne. On ne trouve que rarement chez l'homme un état psychique, rappelant par ses causes et ses caractères la lypémanie puerpérale de la femme, état qui conduit B... au meurtre de ses enfants et au suicide.

OBSERVATION X.

Nous extrayons les faits suivants d'un mémoire publié par M. Aubry, dans les *Archives d'anthropologie criminelle* (mai 1892).

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1891, M. X..., professeur d'hydrographie, égorge sa femme et ses deux enfants. Le crime accompli, il remonte dans sa chambre, se lave les mains, s'habille, écrit plusieurs lettres, sort un instant pour en mettre quelques-unes à la poste, et à son retour se pend dans l'escalier intérieur de sa maison.

Le crime avait été précédé d'une tentative de viol commise le onze au soir, sur la personne d'une voisine. Ajoutons que la préméditation paraît évidente puisque X... dans son testament, fait deux jours avant, annonce le crime.

Nous n'insistons pas sur les détails, renvoyant pour cela au mémoire de M. Aubry mais nous devons constater certaines particularités. X..., était nu lorsqu'il a commis ce crime. M^{me} X., a été trouvée toute nue sur son lit. Les enfants étaient vêtus de leur chemise de nuit, le meurtrier semble avoir eu la précaution de relever la chemise au moment où il les a frappés, puisque ni l'une ni l'autre, ne porte des traces de violence.

A noter également la similitude des plaies des trois victimes.

Il semble que X..., n'ait fait qu'exécuter un plan bien arrêté dans son esprit.

Les lettres écrites par X... sont adressées au directeur d'un journal de Paris, au directeur d'une institution où il donnait des répétitions, au procureur de la république, à ses élèves, etc.

La première dit en substance : « Je viens de tuer ma femme et mes enfants, je me suiciderai tout à l'heure. Faites savoir dans votre journal que le métier de professeur d'hydrographie est un bagne, nos élèves sont beaucoup trop âgés. Ajoutez qu'on devrait toujours laisser aux professeurs, l'avancement auquel ils ont droit, il faudrait respecter les droits acquis, ce qui n'a pas été fait pour les professeurs d'hydrographie. »

Dans sa lettre au procureur de la république, X... dit : « Je viens de tuer ma femme et mes enfants : ma femme est une sainte, je n'ai rien à lui reprocher ; mes enfants sont des anges. » Suit une phrase à l'adresse de l'amiral Aube, sur la désorganisation de certains services de la marine. Il détaille ensuite sa fortune, puis revenant au meurtre, il dit : « J'ai tué :

- 1° Ma femme chérie,
- 2° Mon Henri,
- 3° Mon bien-aimé petit Stanislas.

M. Aubry cherche l'explication de ce crime. Après avoir éliminé un certain nombre de suppositions qui tombent d'elles-mêmes, devant les faits, il reste en présence de plusieurs hypothèses qui présentent toutes quelques signes de probabilité, mais aucun caractère de certitude.

Certains faits semblent montrer que X... se croyait trompé par sa femme et permettant de supposer qu'il n'y a au fond de tout ce crime qu'une « vengeance de mari berné ou croyant l'être. » Il la battait à tout propos, l'enfermait dans sa chambre, recevait sa maîtresse chez lui et forçait M^{me} X... à servir à table ces jours-là.

Cette hypothèse expliquerait tous les détails du crime. « Quant à cette phrase, « ma femme est une sainte, je n'ai rien à lui reprocher, » elle se comprendrait encore. « Le Sganarelle de Molière est rare, remarque M. Aubry, un homme trompé par sa femme n'aime pas à le paraître. »

D'autre part, X... présente des idées de persécution : du persécuté il a l'incohérence, voyez sa lettre au journal de Paris. Ajoutez que dans ses lettres et souvent dans ses conversations, X... revient sur les droits acquis, l'avancement, etc.

Enfin, d'après M. Aubry, X..., serait un dégénéré en premier chef ; il présente en effet, les extravagances, les emportements, qui caractérisent le dégénéré.

Pas plus que M. Aubry, nous ne voulons entreprendre de trancher la question, nous nous bornerons à conclure avec lui, que ce mathématicien, semble avoir pris à tâche, de poser une suprême inconnue. »

Dans toutes les observations précédentes, nous avons trouvé un motif plausible pour, nous ne dirions pas excuser, mais expliquer le crime. Reste, maintenant, un ensemble de faits qui semblent un défi jeté à la perspicacité de l'observateur : leur cause nous échappe complètement, tant que nous ne la cherchons pas dans un état morbide. Nous n'avons plus à faire à des criminels, mais à des malades.

L'alcoolisme chronique vient au premier rang parmi

les états morbides qui poussent le père au meurtre de ses enfants.

OBSERVATION XI

La famille F... habite Saint-Marcellin (Isère), elle se compose du père Nicaise F... et de la mère qui habitent avec leur fille aînée et leur plus jeune fille. F... a l'habitude de s'enivrer.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1890, F... se lève et se dirige armé d'un fusil Lefauchaux dans la chambre contiguë à la sienne, où couchent sa femme et sa fille Eugénie.

Il décharge à bout portant toute la charge de son fusil sur sa femme qui est atteinte à l'aisselle gauche. Il se dirige ensuite vers le lit de la petite Eugénie et lui décharge le deuxième coup de son arme qui lui broie le bras gauche.

Revenant alors vers le lit de sa femme, il l'achève à coups de crosse. Entre la fille aînée, attirée par le bruit, F... se saisit d'un revolver et veut lui faire subir le même sort, celle-ci n'a que le temps de s'enfuir.

Le meurtrier s'échappe et va se constituer prisonnier (Assises de l'Isère, 1890).

OBSERVATION XII

*Affaire Herbelot. Rapport de MM. Ballet, Mottet et Socquet.
Alcoolisme.*

Herbelot, un soir où, par hasard, il n'était pas ivre, après avoir embrassé sa fille, la coucha dans son berceau. Tout à coup, pendant que sa femme était dans la cuisine, il égorge sa fille, tue sa belle-mère d'un coup de couteau au cœur. Sa femme rentre, il se précipite sur elle, la larde de coups de couteau, puis, la croyant morte, il l'abandonne et va se constituer prisonnier.

OBSERVATION XIII

C..., pâtissier à Arcachon, alcoolique, hait sa petite fille âgée de trois ans, sans savoir pourquoi. Un jour en rentrant chez lui, il saisit l'enfant déjà malade, et la frappe brutalement, menaçant de mort la mère qui veut s'interposer. Enfin, il soulève l'enfant et la jette violemment à terre. La mort survient quelques instants après.

OBSERVATION XIV

Affaire Padronat. — Alcoolisme. — Rapport de MM. Mottet, Brouardel, Socquet. (Annales d'hygiène, 27, 1, 1888).

Padronat François, 41 ans; s'est fait remarquer dès sa jeunesse par la mobilité de son humeur. Tour à tour, étudiant en théologie, maître d'études au lycée de Toulon, soldat dans l'armée de Bourbaki en 1870, sous-inspecteur dans une institution de Paris, employé chez un avocat puis chez un courtier d'assurances, dont il séduit la femme, entre temps, il finit par échouer chez un marchands d'yeux artificiels dont il épouse la fille naturelle.

À la suite de chagrins de famille, il se met à boire deux ou trois verres d'absinthe chaque jour et autant de bouteilles de vin avant de se coucher.

Il ne tarde pas à avoir des hallucinations de l'ouïe : il entend des voix qui lui crient : « Sale Pranzini. Le voilà Pranzini! Peuh! Peuh! A-t il de l'aplomb, ce sale Pranzini ».

Obsédé bientôt par cette idée que l'on en veut à ses jours, il ne quitte plus son revolver.

Un matin, il se réveille avec des idées de suicide : mais une voix lui crie : « tue d'abord ta femme ». Il lui tire un coup de revolver, comme cela ne suffit pas, il l'étrangle. Padronat va ensuite réveiller la bonne : celle-ci se lève sur les six heures, se rend dans la chambre de sa maîtresse. Attérée par la triste découverte qu'elle fait, elle se rend dans la chambre des enfants, ils dorment; elle descend alors chez le concierge qui va prévenir la police. Pendant ce temps, la voix crie à Padronat : « Fais vite, tue-les ». Il prend un poignard et coupe la gorge à ses deux enfants.

OBSERVATION XV

Joseph Laurent, meurtrier de son fils par Henri Bonnet et Jules Bulard. — Alcoolisme (Annales médico-psychologiques 1868-11-403).

Le 28 juin 1868, Laurent Joseph, maçon à Sexey-aux-Forges, quittait le village vers six heures du soir et se dirigeait vers la campagne en tenant dans ses bras le plus jeune de ses fils, âgé de cinq ans. Parvenu à deux cents mètres

environ sur la route qui conduit à Pont-saint-Vincent, il s'arrêta près d'un tas de pièces de bois, saisit son fils par les pieds, l'éleva en l'air à deux reprises différentes et lui brisa le crâne contre l'une d'elles, en s'écriant : « Voilà comme je travaille. » L'enfant ne poussa pas un cri ; il respirait encore lorsque Laurent l'abandonna sanglant et horriblement mutilé, pour revenir au village.

Des conclusions du rapport de MM. Bonnet et Bulard, nous extrayons les passages suivants :

- 1° Laurent, à l'époque du crime, était sous l'influence d'une véritable intoxication alcoolique remontant à plusieurs mois ;
- 2° L'hallucination a causé l'instantanéité de l'acte ;
- 3° Laurent ne saurait être considéré comme responsable.

OBSERVATION XVI

P... inculpé du meurtre de sa fille. — Rapport du docteur Mottet. — Alcoolisme (Annales d'hygiène 1888-27-1).

P..., trente-neuf ans, tempérament nerveux. Pas de prédisposition héréditaire à la folie. Ouvrier laborieux, il n'avait qu'un défaut, c'était de boire volontiers, toutefois sans jamais s'enivrer.

Le 10 juillet, il passe la journée à Enghien, chez des amis, se montre très gai et ne fait aucun excès de boisson. La nuit, il dort bien. Le 11, il va à Paris, s'acquitte de son travail comme d'habitude. Le soir, il rentre chez lui de bonne humeur, répond affectueusement aux caresses de sa femme et de ses enfants. A dix heures, il se met au lit et dort jusqu'à trois heures. A ce moment, réveillé par la petite qui s'agitait dans son lit, il va la prendre et l'apporte entre sa femme et lui ; puis, il se rendort. A cinq heures, il se lève, fait sa toilette comme d'habitude, puis descend au rez-de-chaussée. Là, il plaisante en toute liberté d'esprit avec le garçon laitier. Il va ensuite chez un voisin où il boit deux verres de vin blanc en l'espace d'un quart d'heure. A partir de ce moment, il rentre chez lui, la tête lui tourne, il tremble et n'a qu'un souvenir confus de ce qui s'est passé. Sa femme raconte ainsi la scène du crime : « Je dormais à moitié, il m'appelle une première fois, puis une seconde. Je m'assieds sur mon lit, et je le vois avec son

révolver à la main. Il n'est pas chargé, lui dis-je ; il me répond sèchement « si » et tire dans ma direction. Je saute hors de mon lit et je me sauve. J'entends un autre coup de feu. » Ce deuxième coup de feu avait tué la petite fille.

P. I., arrêté et désarmé par les voisins attirés par le bruit, saisit un compas et s'en frappe à plusieurs reprises.

OBSERVATION XVII

Docteur Ladame — Alcoolisme (Archives d'anthropologie criminelle 1887)

C'était aux environs de la Brévine, village des montagnes neuchâteloises, non loin de la frontière française.

Dans une maison isolée habitait un petit ménage, se composant de la mère, active et honnête, du père, buveur d'eau-de-vie, et d'un enfant de quelques mois. La mère devait s'absenter pour une affaire importante. Elle part, après avoir recommandé à son mari de bien veiller sur l'enfant. Son absence se prolonge, l'enfant crie ; le père tente divers moyens pour le calmer, parmi lesquels l'ingurgitation d'un peu d'eau-de-vie, la panacée universelle n'est pas oubliée. Loin de s'apaiser, le petit s'agite davantage. Tout à coup, excédé des cris de l'enfant, le père le saisit par les pieds et l'assomme contre le poêle en catelles, comme un lapin, dit un témoin du fait. Puis, il se remet tranquillement à son établi ».

Ces meurtres se ressemblent tous, dans leurs grandes lignes, du moins. Premier point à noter, l'alcoolique commet le crime, un jour où il n'est pas ivre : par hasard quelquefois ; voyez plutôt Herbelot et Nicaise F... (observations 11 et 12).

D'autre part, il agit sous l'influence d'une hallucination, ou de l'obtusion des sentiments, d'où l'instantanéité de l'acte. Griésinger a constaté que chez les buveurs d'eau-de-vie, l'obtusion des sentiments peut apparaître brusquement aussi, dans la plupart des cas, rien dans la

conduite du père, ne permet de prévoir l'horrible drame qui se prépare. Nous n'en voulons pour preuve que la conduite de P... pendant les jours qui ont précédé le crime, ou bien celle d'Herbelot, de Joseph Laurent (observations 16, 15 et 12). L'affaire Padronat semble nous donner un démenti, nous le voyons armé de son revolver, longtemps avant le crime ; mais n'oublions pas qu'il avait des hallucinations de l'ouïe, et qu'il craignait pour sa sûreté. Le revolver dans ses mains était une arme de défense.

Une conséquence naturelle de la soudaineté de l'acte est la variété des moyens employés : armes à feu, instruments tranchants ou contondants, l'alcoolique saisit tout ce qui se trouve à sa portée. Toutefois, il n'emploie que les moyens violents ; et voyez-vous comme il s'acharne après ses victimes ; ne semble-t-il pas qu'il s'excite à mesure qu'il avance dans son œuvre de destruction. Le cas de Nicaise F... nous semble typique sous ce rapport.

Le crime accompli, une sorte de torpeur fait place à l'excitation. Parfois, le meurtrier cherche à se suicider, mais le cas est rare. Par contre il essaie plus rarement encore de prendre la fuite, le plus souvent il va constituer prisonnier (Herbelot et Nicaise F...) ou continuer son travail.

L'alcoolique, avons-nous dit, commet d'ordinaire le crime, un jour où il n'est pas ivre : cependant nous avons relevé deux cas de libéricide commis en état d'ivresse.

OBSERVATION XVIII

Isidore B. marinier, habite avec sa famille, un bateau amarré à un quai de la Seine. Un jour, qu'il rentre en état d'ivresse,

trouvant sa femme et ses enfants réunis sur le pont du bateau, il ne trouve rien de mieux que de les pousser fortement et de les faire tomber dans l'eau.

OBSERVATION XIX.

Ivrognerie. — Enfant tué par son père. (*An. méd. psych.*, 1844-3-256).

Un colporteur de Londres, nommé Dyver, ayant eu, dans un cabaret, une querelle avec sa femme, qui lui reprochait son ivrognerie, dans les termes les plus insultants, fut transporté de fureur. Il saisit par les pieds leur enfant encore à la mamelle, et faisant le moulinet, lui brisa la tête sur le comptoir.

Dans le premier cas, peut-être ne faut-il voir qu'une agréable plaisanterie d'homme ivre : mais le second ne saurait avoir le même caractère.

Nous avons placé l'alcoolisme au premier rang, parmi les causes du libéricide. Dès 1845, Giésinger, dans son traité des maladies mentales, lui assignent une place à part. « Il est une catégorie de meurtriers dont l'appréciation médico-légale est généralement très difficile c'est celle des individus qui tuent leurs propres enfants. Beaucoup d'entre eux sont des buveurs d'eau-de-vie ».

Plus récemment, le D^r Ladame écrivait (*Archives de l'anthropologie criminelle* 1887 p. 74). « La boisson est la cause ordinaire de ce genre de crime, c'est un des effets les plus révoltants de la propagation de l'alcoolisme ».

Après l'alcoolisme, la part la plus importante dans la genèse du libéricide revient à la monomanie homicide. Nous n'ignorons pas que cette dénomination, usitée du temps d'Esquirol, est surannée aujourd'hui. Si nous l'employons, c'est que cette étiquette a été appliquée sur les faits que nous allons citer, au moment où ils se sont

produits : et nous tenons à ne pas leur enlever leur cachet d'originalité. La seule chose que nous voulions d'ailleurs relever ici, c'est l'aliénation mentale.

Esquirol distingue deux cas : d'une part le monomaniaque homicide est mû par un instinct aveugle, quelque chose d'indéfinissable qui le pousse à tuer et même alors que sa conscience l'avertit de l'horreur de l'acte qu'il va commettre, la volonté lésée est vaincue par la violence de l'entraînement.

C'est ce que nous voyons dans les trois cas suivants.

OBSERVATION XX.

Rapport sur l'état mental du nommé Joseph Bouillaud, inculpé du meurtre de sa femme et de ses quatre enfants, par le Dr Bottex, médecin-chef de l'asile des aliénés du Rhône. (*Ann. méd. psych.* 1846-7-42.

« Ça s'est passé que le matin, nous sommes allé travailler comme à l'ordinaire, dit le prévenu. A onze heures, nous sommes rentrés pour dîner, mes deux aînés, le domestique et moi. Après dîner, le domestique est allé travailler et je suis allé au grenier chercher du bois pour chauffer le four. En descendant du grenier, voilà qu'un frisson me prend derrière les reins et alors, au lieu de chercher du feu, je prends une pioche et j'assomme mes deux enfants : de là, je suis monté pour tuer la petite dans son berceau, à la cuisine, puis, je suis descendu et j'ai changé d'outil, j'ai vu qu'il y avait du sang et j'ai eu peur d'effrayer la mère. Alors je suis sorti, j'ai tué en passant, la petite de trois ans et demi. La femme qui travaillait à la vigne est venue à ma rencontre et je l'ai frappée.

Je n'ai pas voulu la tuer, mais quand je l'ai vue tombée, j'ai été perdu en plein. Je ne me suis plus connu et j'ai été chez un voisin; je lui ai dit d'aller voir à la maison, que je venais d'abimer ma famille.

Le Dr Bottex conclut à la monomanie homicide.

OBSERVATION XXI.

An. méd. psych. 1847-9-98.

Jean R. marié depuis cinq ans, avait eu souvent des discussions avec son beau-père, dans la maison duquel il habitait. Le 4 mars, il emmène sans mot dire ses enfants dans la grange, leur ouvre la trachée, revient tranquillement dire adieu à sa femme, puis va se constituer prisonnier.

(Dans ces deux cas, nous voyons le monomaniaque homicide poussé par cet instinct aveugle, ce quelque chose d'indéfinissable, dont parle Esquirol.

Dans le fait suivant, le coupable a conscience de l'horreur de l'acte qu'il va commettre, la violence de l'entraînement l'emporte néanmoins.)

OBSERVATION XXII.

Pagez, meurtrier de ses filles. — Monomanie homicide, par Dr Payen (*An. méd. psych. 1862-8-41.*)

Narration du meurtre par Pagez :

« Pendant trois nuits, je me suis levé pour tuer mes enfants. La première, je suis sorti dans ma cour pour tâcher de m'absenter de cette mauvaise affaire. Je rentre calme..

La deuxième nuit, même sortie. En rentrant, j'allume ma chandelle, je prends un rasoir et je me promène de long en large regardant mes enfants trop ardemment, parce que je cherchais à me retenir de cette mauvaise affaire. J'ai remplacé mon rasoir dans le buffet, et je suis allé soigner mes bestiaux ».

L'exactitude de ce récit est garantie par le fils de Pagez, qui, feignant de dormir, suivait tous les mouvements de son père avec la plus grande émotion. Le lendemain, il fit part de ce qu'il avait vu à ses deux sœurs, les engageant à quitter la maison avec lui : sur leur refus, il partit seul.

La troisième nuit, continue Pagez, je suis sorti plusieurs fois et suis rentré malheureusement pour faire ma mauvaise action. J'étais prêt. J'ai pris la bêche qui était près de la porte d'entrée puis je suis entré dans la chambre; je l'ai ensuite remise à sa place en me disant qu'elle ne servirait pas pour cette mauvaise affaire. Je suis revenu dans ma chambre, et ça m'a poussé à le

faire. J'ai repris ma bêche et je suis allé faire ma mauvaise action. Je suis entré dans la chambre des enfants, tenant d'une main la chandelle et de l'autre la bêche. J'ai posé la chandelle près du lit de mon fils, j'ai regardé s'il était dans son lit, il n'y était pas. Mes filles étaient dans le leur. Je m'en suis approché, j'ai placé, pour avoir plus de force, le pied gauche sur la chaise qui était près du lit et j'ai frappé à coups redoublés sur la tête; elles dormaient, elles n'ont fait aucun mouvement.

Dans un deuxième cas, d'après Esquerel le meurtre est provoqué par une conviction intime mais délirante, par l'exaltation de l'imagination égarée, par un raisonnement faux, ou par les passions en délire. Le monomaniac, dans ce cas, est mû par un motif avoué et déraisonnable.

C'est bien ce que nous voyons dans les trois observations suivantes :

OBSERVATION XXIII

Monomanie homicide. — Tauflieb (An. d'hyg., 1835, 2, 183)

Pierre Nielsen, menuisier, noya le 27 avril 1827, les quatre plus jeunes de ses enfants qu'il aimait tendrement, pour les soustraire aux misères de la mendicité.

Ouvrier laborieux, Pierre Nielsen était estimé de ses voisins. Le mauvais état de ses affaires l'avait jeté dans la consternation la plus profonde. L'idée, sans doute exagérée, d'une mendicité prochaine réservée à sa famille, le réduisit à un complet désespoir.

Tauflieb voit ici un exemple de monomanie homicide; telle ne fut pas l'opinion du tribunal qui condamna Nielsen à mort.

OBSERVATION XXIV

Dr Baume, *Ann. méd. psych.* 1881-6, 273, *monomanie homicide.*

Henri P... menuisier, 45 ans, antécédents irréprochables. Aimant sa femme et ses enfants jusqu'à l'exagération. La seule

pensée qu'ils pourraient mal tourner le bouleversait complètement. Il en vint à se dire : que deviendront-ils si je leur manque ? Il vaut mieux les envoyer au Bon Dieu, et saisissant une hache, dans la nuit du 14 août 1851, il extermine sa femme et ses trois enfants. Restait une fille âgée de six ans qui, affolée de terreur s'était blottie sous le lit, P... hésite, puis il se dit, elle a pour parrain : le maire qui est un brave homme, il aura soin d'elle, laissons-la vivre. Sur ce il bourre tranquillement sa pipe, au milieu d'une mare de sang.

Le lendemain les premiers passants virent P... assis sur le seuil de sa porte. Fumant encore et paraissant sortir d'un horrible cauchemar, il leur dit : « Vous pouvez entrer, ils sont là, j'ai commencé à dix heures, à dix heures et demie, tout était fini.

OBSERVATION XXV

Exemple de monomanie homicide communiquée au Dr Marc par le professeur Trossi de Munich. (*An. d'hyg.* 1830, 1-418).

B... cultivateur, septuagénaire, père de deux enfants d'un second lit, âgés de dix et de huit ans à la suite de mauvaises affaires se plaint de la dureté des temps, devient triste. B... a des scrupules religieux, il se prend à désespérer du salut éternel et temporel de ses enfants.

Il accuse un de ses voisins d'être l'auteur de tous ses maux, d'avoir séduit ses enfants et ses valets. Parmi ces derniers, il en est un surtout, qui est son cauchemar. Il le congédie.

Le jour du départ du valet, B. se lève de bonne heure, fume sa pipe avant déjeuner, c'est à ce moment que l'idée lui vient de se venger du valet dont il croit avoir à se plaindre.

Il monte dans sa chambre, qui communique par un judas avec la cuisine ; il enlève le judas et pendant que les domestiques déjeunent, il ajuste par cette ouverture le valet qu'il vient de congédier et le tue d'un coup de fusil. Ceci fait il se précipite dans la chambre de ses enfants, s'empare d'un marteau et assomme son fils pendant qu'il dort, puis s'approche du lit de sa fille, et sans tenir compte de ses supplications, lui assène plusieurs coups sur la tête.

Il a déclaré avoir ainsi fait, parce que destiné, par le meurtre du valet, à périr sur l'échafaud il a pensé qu'il valait mieux

préserver, par la mort, ses enfants des séductions du monde et surtout de celles du voisin, que de les exposer à manquer leur salut éternel.

Qu'un père, sous l'influence de la monomanie homicide, tue ses enfants, le fait n'a rien d'étonnant : le monomane homicide, en effet, frappe des indifférents ou les êtres qui lui sont les plus chers. En l'espèce, nous pouvons dire que c'est parce que ces pères aiment leurs enfants, qu'ils leur donnent la mort, dans les trois derniers cas du moins. En effet, nous voyons que leur salut temporel et éternel devient l'objet de leurs constantes préoccupations.

A noter, comme chez l'alcoolique, l'instantanéité de l'acte, avec sa conséquence forcée, la variété des moyens employés. Des instruments d'un usage journalier, pioches, bèches, haches, couteaux, voilà ses armes. Il se saisit de ces instruments, parce qu'ils se trouvent à sa portée,

De même que l'alcoolique, le monomane homicide, n'emploie que les moyens violents : mais lui tue sans haine et sans passion, froidement, en quelque sorte. Le crime accompli, il ne se départit pas de son calme, s'il ne va pas se constituer prisonnier, il ne cherche pas à fuir non plus, sous ce rapport là P. (observation 24) nous semble être le type classique. Ajoutons que lors de son jugement, il ne paraît pas autrement ému : le plus souvent il reste sans rien dire ; quand il s'intéresse à quelque chose, c'est le plus souvent à un détail insignifiant ; on en a vu s'inquiéter uniquement de savoir qui paierait les frais du procès.

Enfin, il est d'autres cas, ainsi que le fait remarquer Cazauvielh, où l'intelligence n'est pas lésée le moins du monde, on observe seulement du désordre dans les actions,

nous nous trouvons alors en face de ce que l'on a appelé la folie raisonnante.

C'est à la folie raisonnante que conclut le D^r Brierre de Boismont, dans l'affaire Agnoletti, se basant précisément sur le désarroi que l'on trouve dans les actes du comte Agnoletti, avant, pendant et après le crime.

OBSERVATION XXVI

Affaire Agnoletti. — Folie raisonnante par le D^r A Brierre de Boismont. (An. med. psych. 1873-9-72.

Le 8 janvier 1872, un homme appartenant aux classes élevées de la société écrivait de Milan à sa femme, une lettre où il lui faisait part de l'intention qu'il avait de se suicider et de faire partager son sort à sa fille.

« La lutte a été cruelle, terrible, mais la force de la douleur et le précipice où tu m'as jeté dans notre dernier entretien, m'ont décidé à laisser libre celle qui désire tant l'être. Ce n'est point égoïsme, mais un juste principe de philosophie qui fait que mon fils partagera mon sort.

Pourquoi serait-il un jour influencé par des sentiments si opposés aux miens. Homme sans cœur et homme perdu. Je voudrais encore m'éloigner, mais un sentiment d'affection et de mépris l'emporte sur ma volonté.

Je te remets la clef de ma chambre, tu y trouveras, outre des objets divers, une partie de l'argent avec lequel je croyais vous délivrer de ma présence. Puisse ta vie devenir souriante, mais je crains qu'il n'en soit pas ainsi ».

Le soir, un homme entrait à l'hôtel de Rome, à Milan, dont le visage exprimait la terreur, qui déclara être tombé dans l'eau en voulant satisfaire un besoin naturel.

Le lendemain, on retrouva dans le canal, le corps d'un jeune enfant, que l'on reconnut être le fils du comte Agnoletti. On sut bientôt que le comte était à Gênes sous un faux nom. Ces faits rapprochés de la lettre du 8 janvier ne laissèrent aucun doute, le comte Agnoletti avait noyé son fils.

Nous ajouterons que les antécédents d'Agnoletti sont très chargés... Lui-même passe pour fou, et dans le pays qu'il

habite on dit couramment que les Agnoletti sont fous de père en fils.

Nous voyons un grand-père maternel fou et hypocondriaque, une tante, fille de folle et folle elle-même : la mère du comte est hystérique avérée.

Brierre de Boismont, constate chez le comte Agnoletti, une certaine perversion du sens moral. La composition de sa lettre lui donne une satisfaction d'amour-propre. « Quiconque lira cette lettre, dit-il, verra qu'elle n'est pas l'œuvre d'un imbécile, mais d'un homme de caractère ». Pendant le cours de l'instruction, il se préoccupe uniquement de l'effet qu'il produit : il semble prendre à tâche de poser pour la galerie.

D'émotion, il n'en a point du tout.

Pour conclure à la folie raisonnante, Brierre de Boismont se base, en outre, sur le désaccord qui existe entre les idées et les actes d'Agnoletti. Il a l'intention manifeste de se suicider : tout se borne à une tentative de suicide. Après le crime, il songe à se réfugier en Amérique, il emprunte de l'argent pour le voyage, mais il ne part pas; il perd du temps. Nous n'insisterons pas sur ces faits, renvoyant, pour plus amples détails, au mémoire de Brierre de Boismont.

Dans l'affaire suivante, le Dr Pereira conclut à la lypémanie.

OBSERVATION XXVII

Affaire Blottin, par le Dr Pereira.

(An. méd. psych., 1845, 5, 41).

Blottin, cultivateur, se marie à 21 ans. Les premières années de son mariage sont heureuses. Plus tard, à la suite de pertes d'argent, son caractère s'aigrit; enfin, un jour il surprend sa femme en flagrant délit d'adultère : à partir de ce moment, il maltraite sa femme et ses enfants.

Sa femme étant morte, il reste seul avec une petite fille dont l'âge exige des soins tendres et assidus, et un garçon de treize ans. Il songe à rappeler sa fille aînée auprès de lui : celle-ci refuse, craignant les brutalités de son père.

Blottin nous dit alors : « J'étais malheureux, je n'étais plus à

moi, je ne voyais que du jaune, j'avais perdu la tête, je voulais me détruire, je ne pouvais pas me mettre au-dessus de ma peine ».

Il concentre toute son affection sur la petite fille.

Enfin, un jour, il fait part à ses enfants de l'intention où il est de se donner la mort. La petite fille lui dit : « Je veux mourir avec toi et aller rejoindre maman ».

Le soir, tout le monde se couche comme d'habitude ; à minuit, Blottin se lève, habille sa fillette, puis l'apporte dans son lit.

A trois heures, il se lève, donne quatorze sous à son fils en lui disant : « c'est plus que tu ne vaux », lui fait embrasser sa sœur et sort en emportant celle-ci. Il se rend près de la maison du sieur Rivet, qu'il accusait d'avoir séduit sa fille aînée. « J'avais une idée, dit-il, qui me poussait à aller mourir à la porte du sieur Rivet ». Il songe à se jeter dans un puits voisin de la maison, il retarde l'exécution de son projet dérangé qu'il est par le passage de quelques personnes. Il se rend alors chez un cabaretier, toujours portant sa fille enveloppée dans une couverture. Il en sort à cinq heures, et se dirige vers le puits. Cette fois, il fait trop jour.

Il revient au cabaret et y reste jusqu'à six heures et demie. A ce moment il se dirige vers des meules de grains, peu distantes du domicile de Rivet. La fillette dort, il la dépose à terre, lui met une pièce de cinq francs dans la main, un petit crucifix sur la poitrine, pour qu'elle n'aille pas avec le diable, mais avec le bon Dieu. S'armant alors d'un rasoir, il lui en porte un coup au devant de la gorge. L'enfant ne pousse pas un cri. Il se frappe ensuite avec le rasoir, mais le cœur lui manque, il n'a pas le courage de consommer le suicide qu'il méditait. Il reste près du cadavre de sa fille jusqu'à sept heures ; à ce moment, il va se constituer prisonnier.

Dans cette histoire nous voyons bien par quel enchaînement d'idées et de faits Blottin arrive au meurtre de sa petite fille, qu'il adore au vu et su de tout le monde. Après avoir fait de mauvaises affaires il devient sombre son caractère s'aigrit. Sur ce, il se voit trompé par sa femme, ses idées s'orientent plus nettement encore vers la

mélancolie. Enfin, la lypémanie s'affirme après la mort de sa femme.

Blottin, sous cette influence a des idées de suicide. Il en fait part à sa fillette, qui lui propose de mourir avec lui; il accepte cette idée sans discussion, enchanté de ne pas avoir à se séparer de cette fillette qu'il adore.

Et dans le meurtre on trouve bien les caractères du crime commis par le lypémaniaque il hésite, il veut à deux reprises se jeter dans un puits, avec sa fille, il trouve toujours un motif pour s'abstenir.

Ce n'est qu'après de longues tergiversations qu'il finit par tuer la fillette et faire sur lui une tentative de suicide. Dans quelques cas le libéricide se rattache à la folie religieuse.

OBSERVATION XXVIII

Nous empruntons le fait suivant à Esquirol.

Un paysan prussien croit voir et entendre un ange qui lui ordonne, au nom de Dieu, d'immoler son fils unique sur un bûcher. Aussitôt il donne l'ordre à son fils de l'aider à porter du bois dans un lieu désigné et d'en faire un bûcher. Celui-ci obéit. Le père l'étend sur le bûcher et l'immole.

OBSERVATION XXIX

Un habitant du village de Syllacoga avait éprouvé divers accès d'aliénation mentale, pendant lesquels son imagination ne rêvait qu'offrandes au Seigneur, suivant le texte de la Bible.

Il y a quelques jours, durant une de ses visions, il prit son fils encore en bas âge, et, après l'avoir tué, il le plaça sur un bûcher auquel il mit le feu. Lorsque sa femme rentra, il lui dit qu'il était en train d'offrir au Seigneur un agneau sans taches.

(*An. méd. psych.* 1848. 12, 373).

OBSERVATION XXX

Gall rapporte le cas d'un soldat autrichien qui égorgea sa

femme et ses enfants, pour les arracher aux séductions du monde et s'en faire des intercesseurs auprès de Dieu.

Il est quelques conclusions qui ressortent d'elles-mêmes de cette étude. Nous voyons d'abord que le père, pris isolément, maltraite rarement ses enfants. Nous n'avons relevé que trois faits de sévices graves exercés par le père : encore dans un cas, celui-ci maltraite-t-il non pas sa fille légitime, mais la fille de sa femme, chose bien différente.

A noter également la rareté du suicide du père à la suite du libéricide : deux suicides (observations 7 et 10) et deux tentatives de suicides (observations 26 et 27) par contre, le meurtre de la femme précède ou accompagne souvent celui des enfants.

Pour ce qui est des moyens employés, nous ne dirons qu'une chose, c'est qu'ils varient avec la cause ; toutefois, nous pouvons constater que le père, en thèse générale, n'emploie que des moyens violents, armes à feu, instruments tranchants et contondants, voilà ce dont il se sert.

Si maintenant, nous cherchons la cause du crime, nous voyons que dans six cas, il a un motif plausible ; dans ces six cas, le meurtrier a paru indemne de tout dérangement d'esprit. Quatre autres cas laisseraient un doute dans notre esprit. Restent alors vingt cas qui relèvent d'un état morbide particulier : alcoolisme ou aliénation mentale. En présence de ces faits, nous nous rallions volontiers à cette opinion émise par Brierre de Boismont : « Quand un crime est commis sans que l'on puisse en expliquer les motifs, ou que ceux-ci ne sont nullement en rapport avec l'énormité de l'acte, l'expérience a enseigné qu'il fallait presque toujours en demander la cause au dérangement d'esprit. »

III

Le libéricide commis par la mère

M. Aubry, dans son mémoire sur l'homicide commis par la femme, consacre un long paragraphe à ce sujet. Après avoir différencié le libéricide de l'infanticide il dit : « L'infanticide est un crime dont la genèse et les mobiles s'expliquent parfaitement et qui dans bien des cas est presque excusable. Une jeune fille se laisse séduire, et, plus ou moins abandonnée par son amant, elle accouche clandestinement. Personne dans son entourage ne sait ce qui s'est passé. En faisant disparaître l'enfant, sa faute, unique peut-être, restera à jamais ignoré ce qui lui permettra de revenir honnête comme le passé. Et puis, il y a une autre excuse à ce crime trop souvent acquitté par le jury, à cause de l'énormité de la peine, c'est que l'enfant est tué dès sa naissance, alors qu'il a à peine poussé ses premiers vagissements et que sa mère n'a pas eu le temps de se dévouer pour lui, et partant de l'aimer.

Si l'infanticide est excusable en est-il de même du libéricide ? Non, sans doute, et nous ne chercherons même pas une explication à ce crime absolument contre nature. Un mobile quelconque, l'amour de l'argent, la vengeance,

la colère nous rendent compte d'un assassinat ordinaire. Mais quelle raison une mère peut elle avoir de tuer son enfant, alors qu'elle l'a déjà en partie élevé, qu'il a plusieurs mois ou même plusieurs années. Il nous semble impossible de comprendre qu'elle raison on peut donner à cette cruauté » (Aubry).

M. Aubry cite un nombre de faits assez considérable; il adopte comme base de classification la conduite de la mère après le crime; d'un côté, il range les cas de libéricide pur et simple, de l'autre, les faits où le suicide de la mère accompagne le meurtre de l'enfant.

Cette division semble avoir l'inconvénient de rapprocher des faits absolument dissemblables; nous préférons envisager d'une part tous les cas où le meurtre est le fait d'un criminel; de l'autre, tous les faits qui relèvent d'un état morbide quelconque.

Les cas où la mère tue son enfant, indépendamment de tout dérangement d'esprit sont les plus fréquents.

Nous trouvons d'abord au premier degré de l'échelle du crime « certains meurtres qui juridiquement ne peuvent être qualifiés ainsi, mais qui, au point de vue moral, méritent absolument ce titre, car ils ne sont que des assassinats déguisés et ils sont plus lâches et plus méprisables que le crime vulgaire commis à l'aide du couteau ou du poison ». A chaque instant les journaux nous apprennent qu'un enfant est martyrisé depuis plusieurs mois par ses parents, souvent par sa mère seule » Aubry ajoute plus loin : « Nous remarquons dans chaque cas la cruauté employée, les procédés barbares dont on se sert, qui font positivement regretter, lorsqu'il y a mort que les criminels n'aient pas employé un moyen

plus brutal, sans doute, mais en tous cas, plus franc et plus humain.

OBSERVATION XXXI

Recueillie par Aubry.

Pendant l'hiver 1887, nous avons assisté à la morgue à une autopsie faite par le D^r Descourt. Il s'agissait d'une petite fille à qui sa mère ne donnait qu'un peu d'eau de temps en temps. Au bout de cinq ou six jours, l'enfant meurt. La mère avait agi ainsi « parce qu'elle n'aimait pas sa fille » mais elle ne croyait pas que cela serait venu si vite.

OBSERVATION XXXII

La femme Nèglé (assises de la Seine mai 1890) martyrise sa fille pendant quinze mois, lui brise l'épaule, la ligotte dans son lit, la crucifie selon l'expression d'un témoin ; imite son gémissement en ricanant et le jour où elle finit par la tuer, étouffe ses cris en chantant une chanson de café-concert.

OBSERVATION XXXIII

La femme Stakembourg, femme galante, fait mourir sa fille en la maltraitant. Lorsqu'elle la battait elle forçait ses deux autres enfants à jouer du piano ou à rouler des meubles, pour n'être pas entendue des voisins.

OBSERVATION XXXIV

Arthur Nys couche la plupart du temps dans les cabarets d'aisance où il a été trouvé à moitié mort de froid et de faim. Il doit voler s'il ne veut pas être battu par sa mère, une prostituée (Roubaix 1891).

Ces quatre observations sont empruntées à M. Aubry.

OBSERVATION XXXV

Félicie Lajoie a deux enfants. L'ainé est en nourrice, la mère ne payant plus les mois de nourrice, on lui ramène son enfant; elle résolut alors de s'en débarrasser à force de mauvais traite-

ments. Enfin dans la nuit du treize au quatorze février, elle s'acharne sur sa victime à coups de sabots. L'enfant succombe le matin.

OBSERVATION XXXVI

Alexandre Wilmont, âgé de quatre ans et demi, succombe aux mauvais traitements que lui faisait endurer sa mère. Elle le battait tantôt avec un bâton, tantôt avec le tire-pied de son père. L'enfant en était arrivé quand sa mère lui demandait s'il en avait assez à répondre : « Oui maman » et à la remercier. La mère le laissait pendant de longues heures enfermé seul dans la maison. Si pendant ce temps, il avait le malheur de se sâlier la mère en plein hiver, le plongeait dans l'eau froide et le nettoyait avec une brosse de chiendent. Elle alla un jour jusqu'à lui mettre ses excréments dans la bouche.

Ces mères frappent leurs enfants à tout propos, ou plutôt hors de propos.

Notez que souvent elles ont deux ou trois enfants : mais il n'y en a qu'un qu'elles martyrisent ainsi : il est le souffre-douleurs les autres sont choyés, pouponnés.

La libéricide se déguise quelquefois sous les apparences de la correction.

OBSERVATION XXXVII

Lady Montagu a une petite fille âgée de trois ans ; un jour, sa gouvernante la met en pénitence pour un motif assez léger sans doute. Au retour de la mère, on porta le fait à sa connaissance : elle se rendit au cabinet noir où était l'enfant, lui lia les mains derrière le dos avec un bas et l'attacha à un anneau fixé au mur. Il était une heure et demie. La mère ne revint qu'à cinq heures ; la fillette était morte.

OBSERVATION XXXVIII

La dame Elisabeth Rowe a une façon particulière de faire respecter l'autorité maternelle par sa belle-fille, âgée de treize

ans ; elle la bat à tout propos. Un jour, elle l'attache à une poutre ; une autre fois, elle la déshabille, lui attache une main derrière le dos, l'autre sur la tête et la laisse ainsi toute la nuit. Le lendemain, au réveil, elle se met à la fouetter. Elle lui fait manger de la chandelle et du savon, boire de la saumure et de l'eau de lessive, lui jette du poivre dans les yeux.

On trouve encore une façon très commode pour une mère de se défaire d'un enfant en bas-âge et qui échappe presque complètement à la loi : c'est le libéricide par omission.

OBSERVATION XXXIX

En juin 1884, à l'hôpital Saint-Louis, dans le service du docteur Porack, une fille-mère donne le jour à un enfant à terme et parfaitement vivant. La mère, excellente nourrice, a les seins gonflés de lait ; malgré cela, elle ne donne à boire à son enfant que très rarement et sur les instances de la sage-femme.

L'enfant, cela va de soi, ne résiste pas à ce régime et meurt en quelques jours.

OBSERVATION VL

La cour d'assises de Seine-et-Oise condamne à deux ans de prison la femme Eschevin, qui, en l'absence de son mari, a déserté le domicile conjugal, abandonnant une fillette de six semaines, morte de faim après une agonie de trente-six heures.

Ces deux faits cités par M. Aubry lui suggèrent les réflexions suivantes :

« N'est-il pas permis de penser qu'un grand nombre des décès qui frappent les nouveau-nés doivent être attribués aux soins intentionnellement refusés.

« On ne peut risquer un chiffre à ce propos, mais on frémit en y songeant. Si l'infanticide proprement dit ou le meurtre expose la mère aux représailles de la justice,

elle sait qu'elle n'a rien à craindre en laissant mourir ses enfants de faim. »

Nous admettons volontiers qu'à côté de l'infanticide par omission, le libéricide par omission doit entrer pour une large part dans la mortalité du premier âge.

On passe, d'ailleurs, de l'un à l'autre avec la plus grande facilité.

On s'étonnera peut-être, qu'après cela, nous n'ayons pu citer que deux cas de libéricide par omission; mais voyez avec quelle facilité les coupables cacheront leur crime. A huis-clos, une mère refusera à son enfant les soins les plus élémentaires qui, devant le monde, l'accablent de caresses et de gâteries; au milieu de cette explosion de tendresse, allez donc seulement soupçonner le crime.

Le fait passe inaperçu aux yeux des voisins : et s'en aperçoivent-ils, ils feignent de ne rien voir, comme ils feignent d'ignorer les brutalités commises.

Scipio Sigehle, dans la *Coppia criminale* constate que, à peu d'exceptions près, les voisins ne dénoncent jamais à qui de droit, les sévices exercés par les parents sur leurs enfants; et il l'explique de la façon suivante : Les uns ont peur de s'attirer quelque mauvaise affaire; les autres s'appuient sur des aphorismes qui présentent un faux air de maximes de droit commun : « Nous n'avons pas à nous mêler des affaires des autres. Chacun est maître chez soi. Ne touchons pas à l'arche sainte de la famille. *Non tocchiamo l'arca santa della famiglia.* Ce que Royer Collard avait traduit dans cette phrase : « la vie privée doit être murée. »

A rapprocher des faits précédents, les cas où la mère

recourt à des moyens aptes à donner le change et à faire croire à un accident.

OBSERVATION XXXXI

La femme Sabaud met le feu au berceau de son fils, âgé d'un an et demi, pour faire croire à un incendie.

OBSERVATION XXXXII

La femme Larue jette une pomme sur la glace très mince et envoie son fils la chercher. Ce jour-là, il est sauvé par sa grand'mère. Peu après, sa mère le jette dans un puits et, enfin, elle l'étrangle.

OBSERVATION XLIII

Marie Flandre assied son enfant sur une chaise et lui passe autour du cou une corde qu'elle serre fortement. Cela fait, elle s'enferme dans la chambre voisine attendant venir la mort.

Quand l'enfant a exhalé le dernier soupir, elle le met dans son lit, puis va raconter en pleurant qu'elle vient de trouver son enfant mort : « il avait disoit-elle glissé de la chaise et la corde qu'elle avait mis pour le retenir l'avait étranglé.

Toutes ces femmes nous paraissent foncièrement vicieuses, n'ayant pas courage du crime, elles tuent leurs enfants à petit feu : dans certains cas, elles semblent même se délecter à la vue des souffrances du pauvre petit être. Dans les faits suivants, la scène change : nous verrons des mères tuer franchement leurs enfants, sans avoir recours à ces moyens détournés qui d'ordinaire réussissent si bien.

OBSERVATION XLIV

La femme Charvet de Clermont-Ferrand sur le point d'être abandonnée par son mari noie ses trois enfants dans la Veyre (cité par Aubry).

OBSERVATION XLV

Au mois de décembre 1889, la femme. Rocanière tue son enfant, en lui faisant avaler du vitriol, (cité par Aubry).

OBSERVATION XLVI

Ernestine Tranchant a envoyé son petit garçon en nourrice : un jour elle va le voir et met du laudanum dans le biberon (cité par Aubry).

OBSERVATION XLVII

Du 7 août au 2 décembre 1840, une famille de Retournac. composée de Claude G. le père, Françoise S. la mère; Françoise et Christophe les enfants disparaît presque complètement. Il ne reste plus que la mère. L'enquête démontre que celle-ci avait empoisonné son mari et ses deux enfants, avec de l'arsenic.

(Rapport de MM. Chevalier, Orfila et Olivier, d'Angers).

A propos de ce fait nous devons constater que le meurtre du mari accompagne ou précède rarement celui des enfants.

OBSERVATION XLVIII

Clémentine P... fille-mère a un fils âgé de dix mois qu'elle a mis en nourrice. La nourrice ayant constaté que le petit garçon était pris de coliques et de vomissements à la suite des visites de sa mère, la surveille et la surprend au moment où elle fait boire à l'enfant de l'eau de cuivre.

OBSERVATION XLIX

(Assises de la Haute-Vienne 1892)

Marie Marquet, habite Chatellerault, sous le nom de veuve Joubert avec plusieurs enfants, dont le plus jeune est âgé de cinq ans. La prétendue veuve n'a jamais été mariée.

Arrêtée sous l'inculpation de meurtre sur la personne de son plus jeune enfant, âgé de cinq ans, elle reconnaît avoir tué l'enfant et l'avoir dépecé en ouvrant d'abord le ventre et la poitrine. Après avoir détaché les intestins et les organes sexuels

elle coupe la tête et les membres, jette le tête dans la Vienne et les membres près du pont de la Palude à une certaine distance de l'endroit où elle a jeté la tête ; quant aux intestins et aux organes sexuels, on les trouve dans les fosses d'aisance.

A propos de ces faits, notons la rareté du libéricide commis par les filles-mères. La chose s'explique d'ailleurs aisément si elles tuent leurs enfants, c'est le plus souvent pour cacher leur faute et se faire une virginité nouvelle : le pourraient-elles si elles attendaient que l'enfant ait plusieurs mois ou plusieurs années ? Elles doivent commettre l'infanticide. M. le professeur Lacasagne avait déjà constaté ce fait dans son précis de médecine judiciaire.

Il est d'autres cas où la mère cherche, en commettant le libéricide, à se débarrasser d'un infant idiot.

OBSERVATION L

(Affaire Vassel, Assises de la Loire, 1889).

Les époux Vassel ont un enfant chétif souffreteux et à moitié idiot. L'enfant est depuis longtemps en butte aux mauvais traitements de sa mère qui l'a relégué à l'écurie. Enfin le 5 décembre 1888, elle l'étrangle. Voici comment elle raconte le crime :

Je me suis levée vers six heures, je suis allé à l'écurie ; j'ai parlé à mon fils, puis je suis allé traire ma vache. Cela fait je suis rentrée à la cuisine j'ai pris une corde dans un meuble et revenant à l'écurie, j'ai serré fortement cette corde autour du cou de mon fils, sans examiner s'il dormait ou était éveillé pendant cinq minutes environ. L'enfant n'a pas crié ; mais il remuait les bras et les jambes.

Quand je l'ai vu sans mouvements, j'ai retiré la corde et je suis rentrée à la maison ; j'ai fait immédiatement après, ma soupe. Ce n'est que vers sept heures que mon mari étant descendu pour le réveiller et le faire déjeuner avec nous avant de l'envoyer à l'école a vu qu'il était mort.

J'avais décidé depuis trois ou quatre jours que je donnerais la mort à cet enfant. J'ai d'abord songé à l'empoisonner, mais ne sachant comment m'y prendre, j'ai eu recours à la strangulation. Je désirais m'en défaire parce qu'il s'exprimait difficilement je pensais qu'il aurait de la peine à gagner sa vie.

OBSERVATION LI

Les époux B... ont une fille idiote. La famille vit environnée du respect et de la sympathie de tous les voisins. La mère désolée de la situation de sa fille, profite d'une absence de son mari pour la tuer d'un coup de revolver et se suicide ensuite.

A son retour, le père affecté de cet événement et craignant d'être accusé du crime, se suicide également.

L'affaire Mounier que nous allons citer, nous paraît être le cas type de tous ces libéricides commis par la mère, et qui ne relèvent pas de l'aliénation mentale, à quel titre que ce soit.

OBSERVATION LII

(*Assises de de la Loire 1892*)

Nous extrayons les faits suivants du réquisitoire du ministère public.

Les époux Mounier sont mariés depuis deux ans, ils avaient deux filles, l'une âgée de vingt-six mois l'autre de cinq semaines, du prénom de Marie. Le 13 décembre 1891, vers onze heures du matin la femme Mounier qui était restée à la maison tandis que son mari s'était rendu au travail des champs, se trouvait seule dans la maison avec ses enfants. A ce moment, elle entendit les cris de la petite Marie qui demandait des soins. Irritée par cet appel, la femme Mounier qui avait conçu une grande aversion pour sa plus jeune fille eut l'idée de se débarrasser de cette dernière. Elle saisit brusquement le manche d'un râteau et en frappe de plusieurs coups la petite Marie couchée dans son berceau. A son retour à la maison, le sieur Mounier remarque que sa femme pleurait en serrant sur ses genoux leur plus jeune fille. Il questionna l'accusée qui lui apprit que pendant une

absence très courte qu'elle avait faite, l'enfant était tombée de son lit et s'était fait une blessure à la tête. Pendant la nuit du 3 au 4 décembre, la victime mourut. Le surlendemain, la femme Mounier avoua son crime à son mari qui en fit aussitôt part à la justice.

Le cas de la femme Mounier, nous semble classique jusque dans ses moindres détails.

Nous relevons d'abord ce fait que rien dans les antécédents de l'inculpée ne pouvait faire prévoir le crime.

Tardieu, depuis longtemps déjà, a constaté que les parents qui tuent leurs enfants après les avoir maltraités, agissent rarement sous l'influence de la folie. D'ordinaire, ils haïssent ces enfants « sans savoir pourquoi ». Ainsi faisait la femme Mounier. Nous avons déjà dit que souvent il y a plusieurs enfants dans la famille et qu'aux uns on réserve les gâteries, aux autres les mauvais traitements. La femme Mounier a deux filles : elle aime l'aînée, elle hait la plus jeune.

Le crime était prémédité : « Si mon enfant venait à mourir, je ne la pleurerais pas », aurait dit un jour la femme Mounier.

Enfin dernier détail, le défenseur plaide l'irresponsabilité, arguant de ce fait que le mobile d'un tel crime ne pouvant s'expliquer, la femme Mounier a agi dans un moment de folie.

C'est toujours ce qui arrive. Le défenseur est dans son rôle sans doute, mais le médecin légiste ne saurait se baser sur l'énormité du crime pour admettre la folie. Il doit examiner des faits, mais non pas faire du sentiment, les faits le conduisent d'ordinaire à des conclusions opposées à celle du défenseur ; on peut dire, en thèse générale,

que dans les cas de libéricide précédé de sévices et de mauvais traitements, il n'existe aucune trace de folie chez l'inculpée.

Dans toutes ces observations, la mère présente une atrophie du sens moral, une perversion plus ou moins complète des sentiments affectifs. Qu'arrive-t-il ? d'ordinaire elle tue son enfant après lui avoir infligé les pires traitements ; en tout cas le moins qu'elle puisse faire, c'est de le tuer purement et simplement. Nous allons voir la mère, dans d'autres cas, adoucir ses derniers moments par des attentions délicates des prévenances touchantes. C'est que, cette mère, à l'encontre des précédentes, devient criminelle par excès d'affection.

OBSERVATION LIII

Affaire Banet. — Paris 1892

La femme Banet, âgée de vingt-trois ans, reste sans ressources et avec deux enfants : un garçon de trois ans, une fillette de six mois, à la suite de la mort de son mari. Elle cherche du travail sans en trouver. La jeune femme songe alors à prendre un parti suprême, à mourir avec ses enfants. Sa résolution prise, elle écrit trois lettres, dont une à sa famille pour lui faire part de son dessein. Elle habille ses deux bébés de leurs plus beaux vêtements « pour les faire beaux dans la mort », revêt elle-même un peignoir neuf. Cela fait, elle couche ses enfants, allume deux réchauds de charbon et s'étend sur son lit.

OBSERVATION LIV

Estelle B... essaie de se suicider avec son fils, âgé de six ans. On les trouve tous les deux étendus sur leur lit, à côté duquel est placé un réchaud de charbon. Une lettre du petit garçon indique que, réduits à la misère, ils ont décidé de mourir ensemble.

L'enfant meurt. Estelle B... est sauvée et poursuivie pour homicide volontaire.

Elle donne les détails suivants : le terme de la location étant proche, elle n'avait pas d'argent pour payer. L'enfant l'ayant entendue dire à plusieurs reprises que la mort serait préférable à une vie aussi misérable, s'associe à ses récriminations et veut partager son sort.

Voyez les préparatifs du crime : « Je lui ai acheté un petit bonnet blanc, tout ruché, pour qu'il fut plus joli mort. Il l'avait essayé à plusieurs reprises et m'avait dit : « Maman, je serai très bien, je t'assure. » Le soir du 15 octobre, nous avons décidé que ce serait pour la nuit ; mon petit Emile me dit alors : « Avant de mourir, il faut faire un bon diner. Nous avons partagé notre diner avec une voisine qui nous a offert le café.

(Garnier. — *Annales médicopsychologiques* 1891-13-83).

OBSERVATION LV

La femme F... a menacé de se détruire plusieurs fois déjà : elle réalise son projet le 21 mars 1837. Après avoir fait souper son fils aîné, âgé de cinq ans, elle le couche. Elle allaitait un garçon de deux mois, elle le fait téter ; après l'avoir endormi, elle le place à côté de son frère, dans le même lit, allume deux réchauds de charbon et sort après avoir soigneusement fermé la porte ; elle va se jeter dans le canal de la Villette..

(Olivier d'Angers).

OBSERVATION LVI

La femme T .., découragée par le peu de réussite de son commerce, songe à se détruire ; et, pour soustraire ses enfants à la misère, elle décide qu'ils mourront avec elle. Le 15 septembre 1837, à peine son mari est-il parti pour son travail qu'elle s'enferme dans sa chambre avec ses deux enfants et allume un réchaud de charbon.

(Ollivier d'Angers. — *Annales d'hygiène* 1838-1-117 à 119).

OBSERVATION LVII

A Limoges, la femme Souhin, âgée de trente-deux ans, après avoir étranglé ses cinq enfants (10 ans à 11 mois), tente, par

divers moyens — corde, asphyxie, ouverture d'une veine — de se suicider. Elle était réduite à la plus extrême misère, et la veille de son crime avait vendu quelques objets pour pouvoir acheter des vêtements neufs à ses enfants. Elle tue son unique poule, leur fait boire du vin et les couche, revêtus de leurs habits neufs. Elle les étrangle les uns après les autres une fois qu'ils sont endormis.

L'exactitude de ces faits est confirmée en partie par le rapport du docteur G. Raymondaud. Voici ces conclusions : Les cinq enfants Souhin ont été tués de la même façon, par occlusion des voies respiratoires, pratiquée par actions manuelles, c'est ce que la mère entend dire quand elle déclare les avoir étranglés.

Ils ont été frappés dans les mêmes conditions, à savoir peu de temps après l'ingestion d'un copieux repas et probablement dans le lourd sommeil qui accompagne la digestion.

En effet, les quatre plus jeunes ont été tués sans faire aucune résistance, puisqu'on ne trouve sur le corps aucune trace de lutte ; l'ainé seul s'est débattu.

La femme Souhin s'est fait dans ses diverses tentatives de suicide, des blessures que le docteur G. Raymondaud a été chargé d'examiner. Ces blessures, dit-il, d'une absolue bénignité, évoquent une toute autre idée que celle du suicide : le simulacre d'une tentative de suicide. Car, avec les moyens dont elle disposait, la femme Souhin avait plus qu'il n'était besoin pour se tuer ou se faire de réelles blessures. La même femme qui a eu la volonté et la force de tuer de ses mains ses cinq enfants, ne s'est pas fait ces égratignures avec l'intention de se donner la mort.

La cause de tous ces drames, nous l'avons vu, est la misère, nous avons devant nous des mères qui tuent leurs enfants pour leur plus grand bien : on peut dire que ces meurtres sont faits d'amour maternel. Aussi, voyez quels soins elles apportent dans leur crime : elles ne cherchent pas seulement à éviter, à ces victimes de leur amour, les apparences de la souffrance, elles veulent embellir la mort à leurs yeux. Les unes achètent des vêtements neufs,

quelques colifichets pour les faire jolis dans la mort. » Les autres emploient leurs dernières ressources à préparer un repas pour leurs enfants, une fête pour ces pauvres petits qui manquent depuis longtemps du nécessaire : la fête des morts.

Emploient-elles des moyens barbares. ? Le charbon est l'arme ordinaire de ces désenchantées de la vie.

Ajoutons qu'elles ne veulent pas, d'ordinaire se séparer de leurs enfants, le suicide accompagne le libéricide.

La femme Souhin semble faire exception à cette règle, mais ne peut-il se faire qu'elle ait d'abord été sincère dans sa tentative de suicide, mais que le courage lui ait manqué pour aller jusqu'au bout ? N'aurait-elle pas entrevu la mort comme la conséquence fatale de son crime et alors pourquoi s'imposer des souffrances nouvelles ? Ce ne sont là que des hypothèses, mais elles semblent au moins plausibles.

Nous souscrivions volontiers, pour notre part, à cette opinion émise par M. Aubry :

« Nous dirions presque, écrit-il, que dans ces cas, il n'y a pas meurtre, mais simplement suicide ; la mère, en effet, réduite à l'extrême misère, sentant intimement que ses enfants ne sont qu'une partie d'elle-même, qu'ils n'ont qu'elle comme appui, qu'elle est impuissante pour eux, qu'ils vont mourir de faim ou de misère tandis qu'elle, plus résistante, leur survivra probablement, qu'elle verra leurs souffrances et n'y pourra absolument rien. Dans ces circonstances, l'idée de s'anéantir n'est-elle pas bien naturelle, surtout, si en même temps, par un même acte, elle fait disparaître ses enfants ? »

A l'appui de cette opinion, M. Aubry cite l'observation

de Gabrielle D. On peut suivre cette malheureuse et comprendre la genèse de son idée de libéricide et de suicide.

OBSERVATION LVIII

Gabrielle D... vit maritalement avec un ouvrier de Creil. Pendant quelque temps, ils ont une certaine aisance; mais la maladie survient avec le chômage comme conséquence forcée, puis le retour de l'ouvrier aux vieilles habitudes alcooliques, abandonnées pendant l'heure de prospérité. Enfin, un beau jour, après des reproches de la femme, il la quitte.

Gabrielle réalise tout ce qu'elle a et arrive à Paris avec ses enfants, sans aucun but précis. Elle se rend au *Cri du peuple* pour demander un conseil. Là, elle se trouble, ne sait plus que dire, et finit par prier de faire une demande d'emploi dans les annonces gratuites. Sortie des bureaux, elle marche devant elle au hasard; bientôt elle entre dans un square, où un de ses enfants se met à s'amuser. Elle en sort peu après, se sentant accablée, n'ayant même pas l'idée de réfléchir. Elle arrive sur les quais de la Seine, vers cinq heures du soir. La petite fille demande à voir l'Oise, très calme, elle lui réplique que c'est la Seine et la lui fait voir.

A ce moment, subitement l'idée du suicide lui vient, et elle l'accepte sans discussion : elle quitte les quais, entre dans un restaurant, et pendant que ses enfants mangent, elle écrit à son mari, met la lettre à la poste, et revient de nouveau vers la rivière : elle pend ses deux enfants à son cou, leur recommande de la serrer fortement et se jette dans l'eau.

Il arrive quelquefois, dans ces cas, que la mère survit à ses enfants. Ce fait s'est produit dans l'affaire Souhin, dans l'affaire Gabrielle D.

Nous ne prétendons pas que ces femmes ont joué la comédie du suicide, pour exercer la compassion : elles ont fait tout ce qu'il fallait pour se donner la mort, si elles ont échoué c'est par suite de circonstances imprévues.

Mais elles ont dû répondre de leur crime devant la justice. Une question qui se pose naturellement est celle de la responsabilité de l'inculpée. Le défenseur ne manque pas de soutenir cette thèse que pour commettre un pareil crime il faut être fou.

Le médecin, par contre, qui n'envisage que des faits, sans tenir compte de l'énormité du crime, se prononce d'ordinaire pour l'entière responsabilité de l'inculpée. C'est ce que fit le D^r Gilbert Raymondaud, chargé de l'examen de l'état mental de la femme Souhin. Il a pu savoir que, depuis sa condamnation, la femme Souhin a toujours eu une conduite régulière ne donnant lieu à aucun soupçon de trouble intellectuel ou mental.

Nous allons aborder, maintenant, l'étude de ces libéricides qui reconnaissent pour cause une altération dans les facultés mentales du meurtrier.

S'il est des faits sur lesquels on peut appliquer, que l'on nous passe l'expression, une étiquette exacte, il en est d'autres par contre qu'il semble presque impossible de classer.

C'est ce qui se produit pour le fait suivant, relaté par le D^r Reissessen de Strasbourg et extrait par le D^r Marc, des annales de médecine pratique de Kopp.

OBSERVATION LIX

Au mois de juillet 1817, année remarquable par la cherté des grains et la mauvaise récolte, un pauvre journalier habitant un hameau situé sur les bords du Rhin, avait passé le fleuve pour tâcher d'obtenir quelques secours des habitants de la rive opposée. Il s'était fait accompagner de sa fille aînée et avait laissé à la garde de sa femme, sa fille et son fils âgé de quinze mois. A son retour, après deux jours d'absence, ne voyant pas

ce dernier, il demande à sa femme ce que cet enfant est devenu. Il est en repos, répond-elle : enfin, pressée par ses questions, elle lui montre un petit cabinet situé à côté de la cuisine. Il ouvre la porte avec précipitation, enfonce le contrevent pour y voir plus clair, et distingue aussitôt dans un coin un paquet recouvert de linge, dans le paquet il trouve son fils : l'enfant est sans vie et le membre inférieur droit manque.

La mère, après quelques réticences, raconte ainsi la scène du crime.

L'enfant tourmenté par la faim, poussant des cris continuels, l'anxiété qu'elle en éprouve la porte à se saisir d'un couperet et à lui en donner trois coups sur le cou. Après que l'enfant eut perdu son sang, elle lui enleva la cuisse droite, enveloppa le corps dans un linge et le plaça dans le petit cabinet attenant à la cuisine. Quant à la cuisse, elle la fit cuire dans des choux, en mangea une partie et garda le reste pour son mari.

Nous ne nous attarderons pas à la discussion des faits, non plus qu'à l'examen des antécédents de l'auteur de ce crime. Nous nous bornerons à dire que plusieurs médecins appelés à se prononcer sur l'état mental de cette femme, déclarèrent qu'elle avait agi dans un accès de manie. Un seul fit des réserves, ce fut le professeur Fodéré, et s'il reconnut cette femme comme privée de raison, au moment du crime, ce fut pour l'honneur de l'humanité. A côté de ce cas, nous citerons, à simple titre de rapprochement d'ailleurs, deux faits, où nous voyons des parents pressés par une extrême famine, manger la chair de leurs propres enfants.

Le médecin Arabe, Abdallatif, fut témoin que pendant l'horrible famine qui désola l'Egypte en 597, on présenta devant le juge, un enfant roti et ses parents qui s'étaient rendus coupables du crime.

L'historien Joséphe, rapporte que pendant le siège de

Jérusalem par Titus, une femme d'un rang élevé poussée à bout par la faim, et plus encore par les mauvais traitements d'une populace effrénée, tua dans un accès de rage l'enfant qu'elle nourrissait et en offrit la moitié à des brigands qui s'étaient introduits dans sa maison. Malgré la faim dont ils étaient tourmentés, ils s'enfuirent avec effroi.

Il est par contre d'autres faits qui relèvent d'états morbides bien définis ; de ces états morbides les uns sont communs à l'homme et à la femme, les autres sont particuliers à la femme par leurs causes premières du moins, nous voulons parler ici des modifications psychiques qui accompagnent quelquefois les diverses phases de l'évolution de l'organisme féminin, menstruation, grossesse, parturition, ménopause.

Parmi les états pathologiques communs aux deux sexes, qui se trouvent jouer un rôle dans la genèse du libéricide, citons d'abord la folie religieuse.

OBSERVATION LX

Une dame, âgée de quarante-deux ans, a toujours été un modèle de toutes les vertus. Le seul défaut qui ait jeté un nuage de tristesse sur son bonheur domestique a été un sentiment de jalousie qui lui a donné d'assez vives contrariétés. C'est l'exagération de ce sentiment qui, joint à des opinions religieuses très prononcées, a fini par déterminer une perturbation très marquée de ses facultés intellectuelles. A la suite d'une scène de jalousie, s'imaginant que le monde est un lieu de supplice, que ses enfants y seront malheureux, elle forme le projet de les tuer.

(Brierre de Boismont. — *Annales médico-psychologiques*).

OBSERVATION LXI

Une femme d'un caractère triste se reprochait quelques lar-

cins faits à son mari ; elle se rend au sermon, son imagination s'exalte et, en rentrant, elle tue son enfant qu'elle chérissait pour en faire un ange.

(Esquirol).

OBSERVATION LXII

Une femme noie dans une mare sa fille âgée de cinq ans, et répond avec tranquillité, dans son interrogatoire, qu'elle a voulu délivrer son enfant des maux de cette vie et lui procurer le bonheur du paradis.

(Boileau de Castelnau. — *Annales d'hygiène* 1856.)

OBSERVATION XLIII

La femme d'un comptable, nommé Kühm, égorge sa fille dans un accès de folie religieuse ; le meurtre accompli, elle traine le cadavre de sa victime dans les escaliers de la maison en disant : « La voilà, la fiancée du ciel. »

OBSERVATION LXIV

Une femme, réveillée au milieu de la nuit, voit un ange qui lui ordonne d'envoyer au ciel sa fille âgée de dix-huit ans. Elle couronne son enfant de roses blanches et lui coupe la tête.

(Ball. leçons p. 173).

Nous avons vu que l'homme, sous l'influence du délire religieux, se réclamait d'Abraham et renouvelait le sacrifice du Mont-Sinaï. La femme a surtout en vue de procurer à ses enfants le bonheur du paradis, et d'en faire des anges.

Les libéricides commis sous l'influence de la monomanie homicide (1) présentent les mêmes caractères que chez le père : nous citerons quelques faits sans insister davantage. Remarquons, toutefois, que la femme, dans

(1) Nous faisons ici les mêmes réserves que dans le chapitre précédent, pour ce qui a trait à la monomanie homicide.

ces cas recourt aux moyens violents, que nous avons vus être le propre de l'homme.

OBSERVATION LXV

M^{me} Z..., âgée de vingt-sept ans, mère de trois enfants, dont elle allaite encore le plus jeune, se lève, le 15 novembre, de meilleure heure que de coutume, s'habille en partie, ouvre et ferme la fenêtre avec violence, prend enfin un grand couteau et s'approche du lit où dort le plus jeune de ses enfants. Son mari lui ayant demandé ce qu'elle veut faire, elle répond que, s'attendant à mourir, elle ne veut pas laisser son enfant seul.
(Cazauveilh.)

OBSERVATION LXVI

M. L..., trente-sept ans, accouche, le 14 juillet 1841, d'un enfant bien portant; elle lui prodigue les marques de la plus vive tendresse, le nourrit, mais néglige les autres soins; c'est une voisine qui s'en charge. Le 1^{er} août, elle profite d'un moment où cette femme est absente pour pendre son enfant. Le crime accompli, elle va se cacher dans les bois attendant à la maison.

En présence de ces faits, et, à cause des antécédents de M... L..., le docteur Etoc Demazy conclut à la monomanie homicide.

Les faits suivants relèvent de la mélancolie.

OBSERVATION LXVII

Docteur Garnier (Annales médico-psychologiques 1891-13-83)

Le 17 octobre 1890, des pêcheurs aperçurent une femme qui se débattait dans la Marne; non loin d'elle et plus près de la rive, se tenait debout un enfant d'une douzaine d'années, à demi-enfoncé dans la vase. Ils parvinrent, non sans peine, à les retirer tous les deux de l'eau.

On trouva sur cette femme une lettre, dont nous extrayons les passages suivants. Elle s'adresse au mari :

« Vous ne pouvez être surpris de la détermination que nous avons prise, car vous nous avez souvent dit que nous

étions un embarras pour vous. Vous voulez vivre avec des maîtresses et en changer tous les six mois, c'est pour cela que nous vous gênons. La vie conjugale et les enfants, tout vous est en haine. Deux fois aujourd'hui, j'ai pris le train et j'en suis descendue ; mais Georges, m'a encouragée dans mon idée de suicide, etc.

Au dessous de la signature de la mère, quelques lignes d'une écriture enfantine :

« Papa, j'aime mieux mourir avec maman que de vivre avec vous. Vous l'avez insultée, et la vie serait insupportable avec vous. Votre fils, Georges. »

A noter dans ce fait le rôle actif que la mère faisait jouer à l'enfant, et que celui-ci accepte, d'ailleurs.

Le docteur Garnier conclut à la mélancolie, et déclare cette femme irresponsable.

OBSERVATION LXVIII

Dans l'affaire Lombardi, le docteur Ladame, appelé par la défense, conclut encore à la mélancolie. La femme Lombardi, après avoir égorgé ses enfants, fait sur sa personne une tentative d'empoisonnement avec un collyre au sulfate d'atropine. Nous n'insisterons pas davantage sur ce fait, renvoyant pour plus amples détails à la relation qu'en a donné le docteur Ladame dans les Archives d'anthropologie criminelle 1886-87.

Nous remarquerons toutefois, que, dans ces deux faits, ainsi que nous l'avons déjà noté au chapitre précédent, à propos de l'affaire Blottin ; la mère lutte longtemps contre son crime : elle ne l'accomplit que sous l'influence d'un accès d'anxiété inexprimable. C'est bien là la caractéristique des crimes commis sous l'influence de la mélancolie,

Ajoutons que le suicide accompagne le libéricide.

Enfin, il est d'autres cas où le libéricide se rattache à l'hystérie. Max Simon nous dit : « La folie hystérique se présente le plus ordinairement sous la forme maniaque. Ce qui doit nous occuper ici, c'est l'impulsion irrésistible,

phénomène maladif très ordinaire avec les diverses formes délirantes liées à l'hystérie. Le plus souvent, les impulsions liées à l'hystérie consistent en une tendance anxieuse à commettre des actes extravagants ou ridicules, quelquefois aussi dans des impulsions suicides ou homicides. » C'est ce que nous pouvons constater dans les deux observations suivantes :

OBSERVATION LXIX

Max Simon cite le cas d'une dame hystérique avérée, qui, mariée à un homme veuf, père d'une petite fille d'un premier lit, témoigne à l'enfant la plus vive affection, et cependant un jour est surprise à serrer le cou de la fillette.

OBSERVATION LXX

La femme A..., hystérique avérée également, est convaincue d'avoir noyé ses trois petits enfants à la nuit tombante. Le crime accompli, elle rentre chez elle et va se coucher. Le lendemain, elle court chez les autorités demander ce que sont devenus ses enfants et son mari qu'elle ne voit plus. Elle part ensuite pour son pays natal ; en arrivant, elle se met à danser et à rire, en disant que son mari a tué les enfants et qu'elle va pouvoir épouser le juge de paix.

Reste, maintenant, à étudier ces libéricides essentiellement féminins par leur cause puisqu'ils se rattachent à la menstruation, la grossesse, la parturition et la ménopause.

OBSERVATION LXXI

Marandon de Montyel, l'Encéphale 1877.

Le 1^{er} janvier 1877, la femme Hortense Pap., sort de chez elle accompagnée de son fils, puis gagnant les bords de la rivière, elle y jette l'enfant et le pousse vers les eaux profondes ; tout cela, à quelques pas d'un groupe de blanchisseuses qui la voient et l'entendent dire : « il faut qu'il périsse ce pauvre chéri ».

Dans ces antécédents on relève des accès antérieurs de folie : le Dr Marandon de Monteyl qui la voit dans sa prison constate l'apparition d'accès de lypémanie, à chaque époque menstruelle. Le jour du crime coïncide avec une époque menstruelle. En présence de ces faits, il conclut d'un accès de lypémanie, survenue à l'époque des règles et se prononce pour l'irresponsabilité.

C'est un fait constaté, depuis longtemps déjà, que chez les aliénées, l'époque des règles est critique et donne souvent le signal de la crise.

Dans le fait suivant, MM. Delacour, Aubrée et Laffite concluent à la lypémanie puerpérale remontant à un accouchement antérieur.

OBSERVATION LXXII

Rapport sur l'état mental de la nommée E. D. inculpé de meurtre sur la personne de ses enfants, par MM. Aubrée, Delacour, Laffite ; (An. méd. psych, 1878-79, 43)

Voici la déposition de l'inculpée qui est venue d'elle-même se livrer à la justice.

« Hier vers trois heures, j'ai quitté le domicile de mon mari, pour aller faire une commission, j'emmenai avec moi mes deux enfants âgés l'un de trois ans et l'autre de deux ans et demi.

J'ai acheté deux petits gâteaux aux enfants, et, comme ils avaient soif, nous sommes rentrés chez un aubergiste. En quittant cette maison, nous avons suivi le canal et nous avons gagné la rue de Saint-Malo, où j'avais à faire. Nous sommes ensuite redescendus vers le canal. Depuis longtemps la pensée de noyer mes enfants me poursuivait : j'eus l'idée de mettre mon projet à exécution. Pour cela j'attendis que le jour fut plus avancé. Je descendis alors sur la berge du canal et je fis rouler mes deux enfants dans l'eau. Je m'éloignai aussitôt ; mais entendant des cris, je me retournai et je vis l'aîné de mes deux enfants qui était parvenu à se tirer de l'eau et qui pleurait en disant : « J'ai perdu mon gâteau dans l'eau. » Je le pris dans mes bras, et je le précipitai dans le canal.

OBSERVATION LXXIII

Accès de manie six jours après l'accouchement. — Observation du D^r Laffont.

La femme V. R. du Temple, âgée de trente-six ans, accouchée depuis six jours est prise d'un délire furieux et veut jeter son enfant dans un four pour le faire cuire.

(Cité par Marcé : *De la folie des femmes enceintes et des nouvelles accouchées*).

OBSERVATION LXXII

La femme George Wedering, de Halberstadt, âgée de vingt-quatre ans, modeste et vertueuse, étant accouchée le vingt-cinquième jour de novembre 1557, d'une fille baptisée le lendemain, ne se trouva point en son lit. La servante voyant pleurer l'enfant, vint au lit cuidant y trouver sa maitresse et l'éveiller. Étonnée de l'absence, elle court éveiller son maître, qui merveilleusement effrayé, prend l'enfant entre ses bras, et cherche la mère par toute la maison... Bien entendent-ils patouiller dedans l'eau du puits, proche la cave... Là-dessus, on entend quelque personne au jardin de l'un d'iceux qui vient heurter à la porte, et lui ayant ouvert, ils virent la pauvre accouchée presque transie de froid, se plaignant d'avoir longtemps trempé au puits, dont faisait foi ses vêtements tout mouillés. Enquise comment elle était dévallée en ce puits, bien couvert et bien clos, et qui n'avait qu'une petite fenêtre fort étroite, elle n'en savait rendre raison, et n'y avait homme qui pût comprendre comment cela s'était fait.

Ayant été depuis, grièvement malade, l'espace de quelques jours, elle commença de se bien porter, tellement que le quatorzième de décembre elle se leva du lit, emmaillota son enfant et se mit à table pour dîner. Comme la servante fut allée à la cave pour tirer de la bière, elle se remet au lit et s'endort. La servante, de retour, voit la maitresse dormir et le berceau vide. Tout effrayée, elle court au puits qui lui revient en pensée, et voit l'enfant sur l'eau... La mère dormait comme une femme du tout assoupie. Après la prière faite au pied de son lit, elle ouvre les yeux et commença à dire aux assistants : Pourquoi m'avez-vous éveillée ? Je jouissais d'un contentement indicible,

j'ai vu mon Sauveur, j'ai oui les anges. S'étant remise à dormir, au bout de quatre heures elle s'éveille, se souvient de son enfant, et, ne le trouvant pas, s'afflige et se tourmente d'une façon pitoyable.

(Calmeil. — *De la folie considérée sous le point de vue philosophique, pathologique, historique et judiciaire T. I, p. 200*).

OBSERVATION LXXV

Georget cite le cas d'une femme de Mons, mère de cinq enfants et enceinte de cinq mois qui a précipité trois de ses enfants dans un puits et s'y est précipitée elle-même ensuite. Elle avait fait demander celui qui était encore en nourrice et avait envoyé au cinquième qui était en pousion, un gâteau empoisonné.

(GEORGET : *Considérations médico-légales sur la liberté morale*, p. 132)

OBSERVATION LXXVI

Leuret rapporte le cas d'une femme R. qui pendant sa grossesse a fait des blessures mortelles à deux de ses enfants. Il constata que la femme R. ne présentait aucune trace d'aliénation mentale mais déclare qu'il n'était pas impossible que cette femme ait agi par suite de quelque affection ayant troublé momentanément l'exercice de ses facultés mentales.

(*An. d'hyg.* 1837-17-400)

OBSERVATION LXXVII

Affaire M. — Rapport de M. le professeur Lacassagne sur l'état mental de la mère.

I. Cette femme raconte que la misère l'a poussée au suicide Ayant fait part de cette détermination à sa fille aînée, un jour qu'elle se promenait avec elle au parc de la Tête d'Or, celle-ci lui aurait dit qu'elle voulait mourir avec elle.

Elles attendirent que les promeneurs eussent quitté le parc et, vers dix heures du soir, après s'être liées l'une à l'autre par le poignet se laissèrent glisser dans l'eau. Voyant qu'elle ne réussissait pas à se noyer, la mère se leva, gagna le bord en ramenant avec elle sa fille qui l'a suivie de plein gré quoiqu'elle lui eût à plusieurs reprises conseillé de retourner chez son père.

DUMAS.

II La femme M. ne sait ni lire ni écrire et ignore la date exacte de sa naissance.

Elle a été réglée à dix-neuf ans, a eu cinq enfants. Depuis cinq ans ses règles ne viennent plus régulièrement. Elle n'ont pas paru depuis trois mois. A l'approche de ses périodes mensuelles, la femme M. éprouve des vertiges, des maux de tête, de l'agitation pendant la nuit.

Quand elle a ses maux de tête, elle voit moins bien de l'œil droit que du gauche. Elle a remarqué que sa mémoire faiblit souvent. Les fonctions digestives ne s'exécutent pas bien ; les aigreurs sont fréquentes, ainsi que le ballonnement du ventre, symptômes d'une dyspepsie flatulente.

Nous ne notons rien de particulier du côté du cœur ; elle est très impressionnable ; l'émotion lui occasionne quelquefois des extinctions de voix persistantes.

Elle a eu des fourmillements dans les mains et s'est aperçue que depuis un certain temps ses cheveux présentent une dureté spéciale. Ses sentiments affectifs sont conservés.

III. Il n'y a pas de doute que la femme M. a traversé une période caractérisée par des troubles digestifs, des congestions cérébrales et des phénomènes de dépression mentale. Les premiers jours de son incarcération, l'appétit avait disparu ; les nuits étaient presque sans sommeil : la tristesse et l'abattement étaient très accentués. A notre dernière visite, ces symptômes s'étaient atténués le sommeil et l'appétit étaient revenus ; la langue était devenu meilleure, la figure avait bon aspect. La femme M. avouait qu'elle était beaucoup moins triste et manifestait le désir de retourner à son domicile pour s'occuper des soins du ménage.

Conclusions. — L'état de la femme M. est actuellement sain. Il nous paraît cependant que lors de nos premières visites, cette femme présentait de l'obnubilation des facultés mentales. Il semble qu'elle a eu, pendant un certain temps, des symptômes généraux accompagnés en même temps d'une exaltation cérébrale pendant laquelle se sont produits les faits qui lui sont reprochés. Les soins du ménage, les difficultés de la vie, auxquels se sont ajoutés les troubles circulaires de l'âge critique constituent probablement l'ensemble des causes qui ont modifié cet organisme. Nous pensons que cet état qui n'était que transitoire a, jusqu'à un certain point, atténué la responsabilité de la femme M.

Ces faits particuliers, par leur cause, ne présentent dans leurs détails, rien de bien particulier.

Dé même que dans tous les crimes commis sous l'influence de la mélancolie, de la lypémanie, nous voyons la mère lutter longtemps et n'accomplir le crime que dans un accès d'anxiété inexprimable.

Il est un certain nombre de conclusions qui ressortent d'elles-mêmes de cette étude rapide, aussi ne ferons nous que les indiquer.

Sur quarante-sept cas de libéricide commis par la femme, que nous avons pu recueillir, dix-neuf relèvent d'une altération plus ou moins considérable des facultés mentales de la mère et notamment de la folie religieuse de la monomanie homicide, de l'hystérie ou d'un trouble mental se rattachant à la menstruation, la grossesse, la parturition ou la ménopause. Six autres cas, reconnaissent pour cause la misère : et vingt-deux, c'est-à-dire, près de la moitié, ne se peuvent attribuer qu'à la perversion de l'instinct maternel.

Dans ces derniers cas, de même que dans ceux qui sont le fait de la misère ; la mère doit supporter toutes les conséquences de son crime, on peut dire, en thèse générale du moins, qu'elle est entièrement responsable.

Abordons maintenant la technique du crime. Le manuel opératoire varie suivant les causes. Le libéricide se rattache-t-il à la perversion des sentiments affectifs ? Nous voyons, mais assez rarement, en somme, la mère tuer franchement : ses moyens préférés semblent être alors l'empoisonnement et la submersion. D'autrefois, la mère déguise son crime sous les apparences de la correction ; ainsi fait lady Montagu. Le plus souvent, elle a du crime

toute la perversité, sans en avoir l'audace : elle veut se débarrasser de l'enfant, mais elle n'ose pas le tuer franchement ; de là ces cruautés de toutes sortes, ces moyens détournés qui amènent une mort lente, mais sûre.

Le libéricide reconnaît-il pour cause la misère ? La mère cherche à adoucir les derniers moments de ses enfants, par de petits soins, des prévenances délicates. Elle ne veut pas les faire souffrir : on peut dire que le charbon est l'arme de ces désenchantées de la vie.

Dans les cas qui relèvent de l'aliénation mentale, la mère suivant les circonstances emploiera des moyens différents. Sous l'influence de la monomanie homicide, de l'hystérie, du délire religieux, elle aura recours aux moyens violents surtout à l'égorgement ; dans tous les autres cas, elle usera, de préférence, de moyens qui semblent demander moins d'énergie : la submersion, l'asphyxie. A noter ce fait que, dans ces cas, pas plus que dans ceux qui se rattachent à la misère, la mère ne se livre à aucun sévice sur la personne de ses enfants.

Une autre constatation s'impose. Le suicide de la mère accompagne souvent le meurtre de l'enfant.

Il est la règle dans tous les cas qui se rattachent à la misère ; très fréquent encore dans les cas qui relèvent d'un trouble mental, et notamment de la mélancolie, il devient la très rare exception dans ceux qui reconnaissent pour cause la perversion de l'instinct maternel.

Nous avons remarqué la très grande rareté du suicide du père à la suite du libéricide. Aussi souscrivons-nous volontiers à l'opinion de M. Aubry, lorsqu'il considère le libéricide suivi de suicide comme un crime à peu près essentiellement féminin.

IV

Association criminelle du père et de la mère pour l'exploitation et le meurtre de l'enfance.

L'exploitation des enfants par leurs parents, n'est pas chose rare, tant s'en faut : elle a d'ailleurs été prévue par la loi du 7 décembre 1874 qui édicte des peines assez fortes contre les parents dénaturés au point de se faire un revenu de l'exploitation de leurs enfants, puisqu'elles varient de six mois à deux ans de prison, et de seize à deux cents francs d'amende. La même pénalité frappe ceux qui servent d'intermédiaires à ce honteux trafic.

Cette loi ne semble pas avoir eu un effet bien grand si l'on en croit un rapport de M. Georges Berry, déposé au conseil municipal de Paris.

Dans la première partie de son rapport, la seule qui nous intéresse, d'ailleurs, M. Georges Berry dénonce avec indignation les procédés employés pour exploiter l'enfance.

Prenons l'enfant en bas âge, ses parents le loueront à une mendiante de profession, qui se servira du bambin pour exciter la compassion.

Plus âgé, l'enfant sera loué à un entrepreneur qui le

dressera, si c'est un petit garçon, à solliciter l'attention du public à l'aide d'un instrument de musique. Si c'est une petite fille, il l'enverra vendre des bouquets de violettes. Malheur à l'enfant dont la soirée n'a pas été fructueuse; les coups pleuvent comme grêle à son retour.

M. G. Berry, ajoute que la prostitution complique souvent cette exploitation. La musique et les fleurs ne sont là que pour permettre aux entrepreneurs, de fournir, à l'occasion, à d'immondes vieillards, des sensations nouvelles, moyennant de grosses rétributions qu'augmentera encore le chantage.

D'autres entrepreneurs travaillent pour l'exportation, et conduisent l'été, des troupes de petits malheureux, dans les stations balnéaires où les voyageurs ont toujours la main généreuse.

Dans un ouvrage intitulé *l'Enfance à Paris*, le vicomte d'Haussonville faisait en 1879, les mêmes constatations. Nous extrayons les passages suivants : « Lorsqu'un enfant est atteint de quelque infirmité naturelle, cette infirmité devient souvent pour ses parents un gagne pain. Quelques personnes peuvent se rappeler avoir rencontré il y a deux ou trois ans sur les ponts ou aux Champs-Élysées, un pauvre enfant aux jambes contrefaites, silencieusement adossé à un tronc d'arbre ou à un pilier et qui n'avait pas besoin de s'adresser au public pour émouvoir la compassion. Quelques âmes charitables s'avisèrent un jour de lui faire cadeau de vêtements chauds. Au bout de deux ou trois jours, ces vêtements n'étaient plus sur son dos. On s'informa alors de l'adresse de ses parents et on leur proposa de le faire admettre à l'hospice des enfants incurables, ils acceptèrent. Peu de temps

après, ils vinrent le retirer. Ils avaient vécu de son infirmité, ils ne pouvaient s'en passer ».

Il ajoute plus loin : « Les trois quarts des enfants qui mendent ne font qu'obéir aux ordres de leurs parents, le produit de la mendicité est un petit boni qui vient s'ajouter au produit du travail du père, quand il travaille et n'est pas un ivrogne. Instruits par leurs parents, souvent maltraités s'ils ne rapportent qu'une somme insuffisante, ces enfants finissent par acquérir une grande habileté dans l'art d'exploiter le passant en échappant aux agents. L'un vendra des bouquets de violettes ou des roses; l'autre du mourron pour les petits oiseaux; un troisième s'arrêtera à la porte d'un pâtissier en renom, jetant à travers les vitres un regard mélancolique sur les gâteaux. Le moyen qu'une mère qui sort au même moment avec un enfant bien repu, ne soit pas émue par le contraste et ne lui fasse pas la charité de quelques sous? »

Enfin il nous donne des détails intéressants sur un autre genre d'exploitation, dont parle également M. Georges Berry.

La mendicité à Paris, avait pris il y a quelques années, une forme assez originale dont on n'a probablement pas perdu le souvenir.

Tous les amateurs de musique peuvent en effet, se rappeler le temps où ils s'arrêtaient avec plaisir, sur les promenades et dans les rues pour entendre de petits Italiens qui s'accompagnant les uns sur la harpe, les autres sur le violon chantaient à plein gosier et d'une voix nasillarde, ces airs napolitains dont l'écho réveille en nous de joyeux et poétiques souvenirs, la barcarolle de *Santa Luca* ou la romance de *Io ti voglio ben assai*.

Plus d'un peut-être, parmi ces dillettanti, se souvient d'avoir maudit l'intervention de la police, lorsque ces enfants interrompus au plus beau de leurs chants s'enfuyaient à toutes jambes devant elle; mais il pouvait se consoler lorsque dans le courant de l'été, il les retrouvait plus libres, sur les plages de Dieppe ou de Trouville, chantant au milieu d'un cercle de jeunes femmes élégantes, quelques chansons, dont elles ne comprenaient peut-être pas la grossièreté. Veut-on savoir quel odieux trafic se cachait derrière ce poétique vagabondage? Ces enfants étaient presque tous originaires de quelque province du royaume de Naples et en particulier de la Basilicate, où vers l'âge de cinq ou six ans, ils avaient été vendus par leurs parents à des entrepreneurs qui les emmenaient en France et s'appliquaient à leur faire oublier leur lieu de naissance et jusqu'à leur nom.

A Paris, ils vivaient ensemble, par chambrées, au nombre de vingt ou trente, dans les quartiers les plus misérables de la ville. Tous les matins, ils étaient lancés deux par deux dans la ville et ils devaient rapporter le soir une certaine somme, à laquelle ils étaient taxés, sous peine de mauvais traitements, poussés parfois tellement loin que plus d'un, parmi ces entrepreneurs, a comparu devant la police correctionnelle. Il y avait là une véritable traite de petits blancs, à laquelle une loi du parlement italien a mis un terme en interdisant sous des peines assez sévères, ces ventes d'enfants. »

Mais, dira-t-on, ces faits n'ont qu'un rapport assez éloigné avec le meurtre de l'enfant. Nous inclinons, néanmoins, à ne voir, là-dedans, qu'un libéricide déguisé. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que ces parents ont

l'intention bien arrêtée de se débarrasser de leurs enfants ; ils tiennent d'autant plus à la vie de ces petits êtres, qu'ils en tirent profit. Mais, ignorent-ils les dangers auxquels ils les exposent ; ne savent-ils pas que leurs enfants passent de froides journées d'hiver, exposés à toutes les intempéries de la saison, le plus ordinairement mal vêtus et mal nourris, souvent battus par-dessus le marché ! Ils passent outre à toutes ces considérations.

D'autrefois, l'association du père et de la mère, a un but plus franchement criminel, le libéricide avéré. Ce ne serait pas un crime essentiellement moderne, que cette association, l'histoire du Petit Poucet et de Cendrillon en font foi.

Dans une première catégorie de faits l'association du père et de la mère s'explique et même s'excuse dans une certaine mesure. A l'appui de cette assertion, nous citerons les affaires Hayem, Bourquin, Smith.

OBSERVATION LXXVIII

Affaire Hayem. — Le 17 juillet 1890, dans un logement de l'avenue d'Avron, on a trouvé la famille Hayem asphyxiée à l'aide d'un réchaud de charbon. Cette famille se compose du père, dessinateur, de la mère, ménagère, de trois filles et de trois garçons ; l'aîné des enfants a quatorze ans à peine. Tous ont succombé à l'exception de la mère.

La misère est la cause de ce drame de famille : la mère déclare dans son interrogatoire que son mari et elle avaient épuisé toutes leurs ressources avant de se donner la mort. mais, qu'ils n'avaient adressé aucune demande de secours à l'assistance publique ni à leurs corréligionnaires.

OBSERVATION LXXIX

L'ouvrier Bourquin, sa femme âgée de trente-cinq ans, son fils âgé de treize ans, réduits à la plus extrême misère

DUMAS.

s'asphyxient en allumant dans leur chambre deux réchauds de charbon.

OBSERVATION LXXX

Par excès de misère, Richard Smith et sa femme se tuent après avoir donné la mort à leur enfant et recommandé leur chien et leur chat à un ami. (*An. méd. psych.*).

Dans ces faits, la misère explique tout : nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit, à propos de l'affaire Souhin et autres analogues. Dans ces cas de suicides multiples, également, il arrive que le père ou la mère, ou l'un des enfants survit. La question de la survie de l'enfant, ne nous semble pas avoir la même importance que celle du père et de la mère.

Dans ce dernier cas, en effet, ceux-ci sont le plus souvent appelés à répondre de leur crime devant la justice : et la question de responsabilité s'impose. Il nous semble que là encore la conclusion doit être la même qu'à propos de l'affaire Souhin ; peut-être toutefois, conviendrait-il d'attribuer au père une plus large part de responsabilité, à cause de l'autorité dont il dispose comme chef de famille.

Dans d'autres cas c'est sous l'influence d'idées délirantes qui leur sont communes que le père et la mère s'unissent pour donner la mort à leur enfant.

Dans les deux observations suivantes l'association criminelle-relève de la folie religieuse.

OBSERVATION LXXXI

Un prédicateur, Charles Fresne, de l'état de Massachusetts, devenu fou à la suite d'un *revival meeting* ou assemblée religieuse tenue en plein air et destinée à ranimer la foi en Dieu,

croyant à une révélation miraculeuse est resté trois jours sans boire ni manger. Au bout de ce temps, il a déclaré que Dieu lui avait ordonné de sacrifier sa fille Edith, âgée de cinq ans, lui promettant qu'elle ressusciterait le troisième jour. Il s'est emparé de l'enfant, l'a clouée avec un couteau sur une table transformée en autel, et après l'avoir égorgée, a répandu son sang dans la salle.

Il s'est ensuite barricadé dans sa maison, attendant le jour fixé pour la résurrection.

Le meurtre fut commis le jeudi matin, avec le consentement de la mère, tous deux priant pendant le crime.

Ensuite le meurtrier convoqua un meeting de sa secte qui se réunit dans l'après-midi. Il raconta le sacrifice qu'il venait de faire et montra le cadavre aux assistants.

Le vendredi il se livra à une incantation sur le corps de sa fille, pour préparer la résurrection du dimanche.

Après son arrestation, il chantait des hymnes, et déclarait qu'il était un second Abraham, obéissant à un ordre divin.

(*An. méd. psych.*, 1879, 2, 514).

OBSERVATION LXXXII

Dr Taguet. — (*An. méd. psych.*, 1887, 6, 50).

Au mois de novembre dernier, la famille J... se composait de la mère, de deux filles et trois garçons, dont le plus jeune, élève au séminaire de Vannes, n'assistait pas au drame que nous allons raconter.

Elevés dans un milieu où les pratiques religieuses se sont conservées dans toute leur intégrité, les enfants J..., d'intelligence peu développée, ne tardèrent pas à tomber dans une piété exagérée, en même temps qu'ils devenaient la frayeur des voisins par leurs colères et leurs emportements.

L'aîné de la famille, Ange, donna le premier les signes d'une véritable excitation religieuse, négligeant son état de meunier, passant son temps en prières, ne prenant que très peu de nourriture. A leur tour, ses frères, sa mère et ses sœurs tombèrent dans le même excès. Un de leurs voisins étant entré un jour au moulin, les avait trouvés tous trois à genoux, la face contre terre. Ange s'étant levé et l'ayant menacé de mort au cas de

refus, l'avait forcé à faire comme eux. Sur ces entrefaites, arriva au moulin la plus jeune des filles, Esther, qui venait de passer quelques semaines chez un de ses oncles. On l'aimait peu dans la famille, on l'accusait d'être jolie, coquette et d'être recherchée en mariage. De là à la considérer comme possédée du démon, il n'y avait qu'un pas, il fut vite franchi.

Le lendemain de son retour, elle tombait dans le même état de mysticisme que son entourage. Ce fut elle qui la première vit la Sainte Vierge, dit la sœur aînée. Elle déclare bientôt qu'elle ne peut plus prier, qu'elle est possédée du démon. Dès ce moment, sa mort fut résolue par Ange, qui seul semble avoir joué un rôle actif.

La nuit s'était passée en prières, et il était près de sept heures du matin lorsque Esther, sur l'ordre de son frère, se mit à genoux, laissant tomber sa tête sur un banc. « Tu vas renoncer, disait Ange, au démon, à ses pompes et à ses œuvres ».

« Tuez moi, répondait la jeune fille, je mérite la mort. » Ange ordonne à sa sœur aînée d'aller chercher une de ces grosses épingles avec lesquelles les femmes de Bretagne attachent leurs fichus à la collerette; en même temps, il mettait un maillet entre les mains de son frère. Après avoir mis deux clefs en croix, sur la tempe gauche de la victime, qui ne faisait aucun mouvement, il donna l'ordre de frapper. La mort semble avoir été instantanée. Tous les trois s'acharnent sur le cadavre, pendant que sa sœur lui traverse le cou, la cuisse, les pieds et les mains avec sa longue épingle, Ange pratique trois ouvertures avec un vilbrequin pour donner issue au démon. La mère avait assisté en priant à cette scène sauvage.

Tout à coup Ange et sa sœur se précipitent sur elle pour l'étrangler; leur frère fut assez heureux pour leur faire lâcher prise.

Dans cette dernière observation, nous voyons non pas le père et la mère, mais tous les membres de la famille, se réunir pour donner la mort à la jeune Esther, sous prétexte de la délivrer du démon.

Dans ces deux cas, nous pouvons constater ce fait que la mère ne joue pas un rôle actif : elle assiste au crime,

sans rien faire pour l'empêcher, mais elle n'intervient en aucune façon : elle se borne à dire des prières.

Ces faits, pour fréquents qu'ils soient, ne se présentent pas chaque jour ; nous voyons au contraire, quotidiennement, un père et une mère, agir de concert, pour se débarrasser d'un enfant.

L'histoire du Petit Poucet, trouve son application journalière : « Il n'est pas rare, dit le vicomte d'Haussonville, qu'un agent trouve, un soir, au coin d'une rue ou sur une place publique, un pauvre petit être qui pleure, parce que sa mère l'a laissé là, il y a plusieurs heures, en lui disant qu'elle allait venir le reprendre et qu'elle n'a point reparu. » Il cite des chiffres : « Le nombre des enfants abandonnés qui ont été ainsi ramassés par les agents, a été pour l'année 1877, de 742 (pour la seule ville de Paris). Sur ce nombre, 283 ont été réclamés immédiatement par leurs parents ; et 459 ont été envoyés à l'hospice des enfants assistés. » Sont envoyés à l'hospice, les enfants qui, étant âgés de moins de douze ans, ne sont pas réclamés dans la journée qui suit celle de leur arrestation. Il ne nous dit pas combien ont été retirés ultérieurement : mais on peut bien supposer que c'est l'infime minorité : car si, en l'espèce, la réclamation ne se fait pas dans le délai d'un jour, il y aura bien des chances pour qu'elle n'ait jamais lieu.

Notez qu'en pareille circonstance, c'est la mère qui joue le rôle actif : mais, elle ne peut agir à l'insu du mari, qui, lorsqu'il existe nous semble parfaitement consentant.

Ici, du moins, pour un motif ou pour un autre, les parents ne veulent pas tuer : mais d'autrefois, ce qu'ils

désirent, c'est la mort de l'enfant : n'ayant pas le courage d'accomplir leur crime franchement, ils ont recours à ces tortures de toutes sortes, qui ne sont, comme le disait un jour le docteur Bellouineaux, « qu'un assassinat, commis jour par jour, en détail, avec préméditation. » Nous sommes en présence, de ce que M. le professeur Lacasagne a appelé le couple libéricide.

Tardieu, nous décrit ainsi la silhouette de ces petits martyrs : « Ils sont généralement pâles, d'une maigreur quelquefois squelettique, offrant tous les caractères d'une décrépitude précoce. Ils présentent quelquefois de l'œdème, de la bouffissure en certaines parties. Les traits de leur visage respirent la tristesse. Ils sont timides et craintifs, souvent hébétés et l'œil éteint; plus souvent au contraire, d'une intelligence hâtive qui ne s'exprime que par le feu sombre du regard.

Une particularité importante à noter, c'est la rapidité avec laquelle changent cette expression et cette physionomie, dès que ces enfants recueillis par la charité publique ou placés sous la protection de la justice se voient soustraits à leur supplice de tous les jours. (Tardieu, *An. d'Hyg.*, 1860, 1-361).

OBSERVATION LXXXIII

Les époux Borlet comparaissent en janvier 1892 devant le tribunal correctionnel pour avoir martyrisé leur fille aînée, âgée de neuf ans. Ils lui plongeaient la tête dans un baquet d'eau glacée, lui brisaient des cannes sur le dos; enfin, ils avaient imaginé de lui promener sur le corps des pincettes chauffées à blanc et appliquaient sur les brûlures des compresses d'eau sédative. Le spectacle était tel que la petite sœur de la fillette, âgée de quatre ans, disait à sa mère : « Maman, laisse-moi m'en aller, je ne peux pas voir ça. » A quoi la mère

répondait : « Si tu ne te tiens pas tranquille; je vais te rôtir aussi. »

OBSERVATION LXXXIV

Les époux Hofair ont plusieurs enfants ; ayant pris en haine un petit garçon, âgé de trois ans, ils lui font subir les pires traitements. L'enfant ne dépérissant pas assez vite, ils le plongent, en plein hiver, dans un baquet d'eau glacée ; il meurt le soir même.

OBSERVATION LXXXV

Jeune fille torturée par ses père et mère. — Emploi du feu. — Acide nitrique. — Violences obscènes. (Tardieu).

Adelina Defert, âgée de sept ans, a passé sa première jeunesse auprès de son grand-père. Rentrée à la maison paternelle, à l'âge de huit ans, elle a été soumise, à partir de ce moment, à une discipline d'une rigueur excessive, frappée pour la moindre faute, le plus souvent sans motif. Lorsqu'elle commettait une maladresse, son père la fustigeait à coups de fouet, ou, au risque de la tuer, lui lançait à la tête, comme il le fit un jour, la palette en bois de la charrue qu'il conduisait. La femme Defert excitait son mari et, disent les témoins, était plus méchante que lui.

Ses sévices ne tardèrent pas à prendre un caractère de violence, et, en même temps, de régularité qui décèle la préméditation la plus perverse. Chaque jour, Adelina était fouettée matin et soir, sur les reins et les cuisses à nu. Il est arrivé à son père de la suspendre par les mains au plafond et de lui appliquer de nombreux coups de martinet sur toutes les parties du corps, après avoir, au préalable, relevé les vêtements.

Un jour, ils l'attachent sur un établi, le ventre et la poitrine serrés contre le bois, le père promène des charbons ardents sur les jambes de sa fille, la brûlant çà et là, par places, et renouvelant les charbons à mesure qu'ils s'éteignent.

Le lendemain, la jeune fille est de nouveau attachée sur l'établi ; le père la flagelle d'abord avec un martinet ; ce premier supplice fini, la mère entre armée d'un bâton à l'un des bouts duquel est enroulé un linge imbibé d'acide nitrique. A l'aide

de cette espèce d'éponge, elle baigne lentement les plaies produites par les brûlures.

Huit jours après, le même supplice recommence. A quelque temps de là, la mère lui applique sur le bas des reins une pelle rougie au feu, puis inonde la brûlure d'acide nitrique. Le lendemain, elle la frappe avec une planchette garnie de clous.

Adelina couche dans un coffre étroit, garni de paille à laquelle les parents ont ajouté des orties et des chardons.

D'autre part, Defert tenait à sa fille des propos cyniques et grossiers et avait essayé, dans diverses conversations, de l'initier à la connaissance de tout un ordre d'idées qu'il eût dû lui cacher soigneusement.

Enfin, un soir que les autres enfants étaient absents ou couchés, les époux Defert firent déshabiller Adelina dans la cuisine et la couchèrent par terre, les jambes écartées. Alors, le père lui introduisit de force un morceau de bois dans le corps et l'y maintint pendant plusieurs minutes. La mère assistait son mari et l'avait aidé dans les préparatifs du crime.

OBSERVATION LXXXVI

Séances graves exercées contre un enfant de onze ans par ses père et mère (cité par Tardieu)

Des époux Didier ont deux filles ; ils font subir à l'aînée les pires traitements. Elle passe les journées et les nuits assises sur un petit banc, travaillant constamment à raccommoder du linge. Si elle s'endort, si elle ne remplit pas sa tâche au gré de sa mère, celle-ci la frappe à coups de poing ou même de bâton. Elle ne reçoit qu'un demi-verre d'eau par jour et deux morceaux de pain sec, le premier dans l'après-midi, le second dans la nuit. Son père la frappe quelque fois mais avec moins de force que sa mère. Si sa petite sœur lui donne des coups, il n'est pas permis de les parer.

Le Dr Bellouineau termine ainsi sa déposition devant la cour d'assises,

Pour moi, j'ai vu dans ces mauvais traitements un assassinat commis jour par jour, en détail, avec préméditation. J'aperçois ici le bâton qui était l'instrument des tortures exercées sur l'enfant ; ce n'était pas un bâton dont on se sert dans un moment de

colère, c'était un meurtrisseur journalier. Cela ne fait pas de doute pour moi, l'enfant serait morte d'inanition et d'insomnie.

OBSERVATION LXXXVII

Les époux Vavasseur, martyrisent leur fils Edgard. L'enfant raconte que son papa, et surtout sa maman le frappent avec des bâtons, des pincettes et quelquefois seulement avec la main (Tardieu).

OBSERVATION LXXXVIII

La femme Bastide et son mari séquestrent leur fille pendant neuf ans dans un réduit sordide où elle couche sur le carreau privée presque complètement de nourriture. La mère agissait ainsi parce que sa fille mangeait trop et avait voulu, à diverses reprises briser son lit. (cité par Aubry)

OBSERVATION LXXXVIII bis

Berthe X. douze ans, est maltraitée par son père et sa mère. Un jour de grand froid, elle prend la couverture qu'on avait mis sur l'âne près duquel elle couche ; elle est de ce chef rouée de coups. (Cité par Aubry).

OBSERVATION LXXXIX

En avril 1892, à Rome, deux époux martyrisent leur enfant. La mère est la plus féroce ; elle introduit dans l'urèthre de son fils un long fil de fer, sous prétexte de le guérir du vice d'uriner au lit. (Scipio Sigehle)

OBSERVATION XC

Les époux F. dit Despine, ont cinq enfants. L'un, leur fille Joséphine est détesté par eux, surtout par la mère qui lui fait endurer des tortures continuelles : elle l'enferme, lui donne de l'eau et du pain. (Scipio Sigehle — *Coppia Criminale*.)

OBSERVATION XCI

Rapporté par Scipio Sigehle, Coppia Criminale

La femme Fallaix a pour amant un certain Dubox ; le mari

sait la chose mais sachant aussi que l'amant est riche, il se résigne à l'adultère. Dubox s'installe dans le ménage Fallaix.

Au bout de quelque temps Dubox finit par se dégouter de sa maîtresse : elle avait quarante ans et il eût voulu quelque chose de moins vieux. La femme Fallaix pour le retenir, lui jette dans les bras sa fille Eugénie, âgée de treize ans. L'innocente fillette résistant aux suggestions de sa mère, un dimanche soir, ses parents la conduisent dans la chambre de Dubox, la déshabillent et la mettent sur le lit. A l'arrivée de celui-ci, elle se retire dans un coin et menace de se tuer si on ne la laisse pas tranquille. Même manège pendant toute une semaine.

Dubox désirant la fillette, mais n'osant la prendre de force, la mère à force de sarcasmes finit par triompher de la peur de son amant : celui-ci s'empara de la jeune fille et l'entraîna sur son lit. Le lendemain, vainqueur généreux, il donne cent francs à la mère. Dubox, à partir de ce jour, partage ses nuits entre la mère et la fille ; celle-ci étant préférée naturellement, la mère jalouse, la frappe à tout propos ; enfin, elle meurt bientôt des suites des maladies internes que font naître les excès précoces.

Le jour de la mort de sa fille, la femme Fallaix, aurait dit à Dubox enfin, nous allons pouvoir vivre en paix elle voulut rejoindre son amant dans un lit voisin de celui où se trouvait sa fille morte, celui-ci dut la repousser.

Dans les faits que nous venons de relater, le père et la mère interviennent tous les deux dans le crime, mais, la plus large part de responsabilité incombe à la mère, c'est elle qui a la haute direction, le père ne fait qu'exécuter ses idées ; on peut généraliser ces paroles de Despine et les appliquer à tous les cas que nous venons de voir. « Le père, disait-il, à propos de F... (observation 90) présente un exemple remarquable de ces êtres sans caractère, qui n'acquièrent de l'énergie que sous l'influence de causes qui les excitent, parmi lesquelles il faut citer l'influence de l'exemple.

Il est d'autres circonstances où le père ordonne le crime, la femme l'exécute comme elle l'entend.

OBSERVATION XCII

La femme Boutry, sur les menaces de son mari, tue son enfant que le père déclare n'être pas de lui (cité par Aubry).

OBSERVATION XCIII

La femme Brunet empoisonne son enfant avec de la liqueur de Fowler, pour obéir aux menaces de son mari qui savait que cet enfant était d'un autre (cité par Aubry).

Dans certains cas, la place de la mère, dans l'association criminelle, est occupée par une marâtre ; c'est ce qui se produit dans les faits suivants.

OBSERVATION XCIV

Jean Loret, âgé de dix-sept ans, est depuis l'âge de quinze ans l'objet de traitements atroces de la part de son père et de sa belle-mère. Il est relégué dans une loge placée entre une fosse d'aisance et un fumier. Pour se couvrir, il n'a qu'un drap de toile. On lui apporte trois ou quatre fois par jour un peu d'une soupe qui n'a que le goût d'eau et de sel. Il n'ose plus demander du pain, sa belle-mère lui en refuse toujours (Tardieu).

OBSERVATION XCV

Assumpto Fomei et Sophia Bigi martyrisent leur enfant âgé de seize mois ; ils sont traduits en justice. Le repentir du père fait contraste avec le cynisme de la mère. A noter dans ce fait que cet enfant est d'un premier mariage de Fomei.

Le couple libéricide nous semble être essentiellement cruel et lâche ; lâche parce qu'il n'ose pas tuer franchement, cruel parce qu'il invente des supplices raffinés, des tortures inouïes pour arriver à son but, la mort de l'enfant.

L'enfant nous, dit Tardieu, peut succomber de trois façons différentes, dans ces cas.

Dans certains cas, la mort est le fait de lésions apprê-

ciables ; fractures du crâne, luxation des vertèbres cervicales, brûlures étendues, etc.

D'autrefois, l'enfant meurt sous la main qui le frappe, par le seul effet de la douleur, l'autopsie ne révèle aucune lésion organique.

Dans une dernière catégorie de faits, il peut succomber à la suite du manque de soins. Nous ne pouvons mieux faire que de citer, à ce propos, les conclusions d'un rapport du docteur Barthez : « L'enfant a succombé à une maladie causée par le défaut de soins et par une nourriture mauvaise et insuffisante. C'est dans ces conditions que se développe cette cachexie particulière aux enfants, dont les principaux symptômes sont l'amaigrissement extrême, l'anémie, l'œdème partiel, les hémorrhagies et à laquelle le rachitisme peut aussi appartenir.

Dans ces cas, la cachexie seule peut déterminer la mort, probablement par suite de l'altération du sang et sans lésions apparentes des solides, celles-ci cependant, terminent le plus souvent la scène ».

On peut s'étonner, à bon droit, que des parents martyrisent ainsi leurs enfants. Scipio Sigehle, dans la *Coppia Criminale*, considère le fait comme monstrueux, mais nullement inexplicable. « Il ne manque pas, dit-il, de parents autocrates et sévères pour lesquels les moyens de faire valoir l'autorité paternelle sont le bâton, ou tout au moins, les gifles et les calottes. N'est-il pas possible, comme le fait remarquer Jules Simon, que le passé revive en nous et que le droit suprême du père de famille des romains, soit resté avec toutes ses exagérations dans le sang de quelques personnes. » Scipio Sigehle ajoute plus loin : « On parle toujours de l'affection et jamais de l'an-

tipathie des parents pour leurs enfants. C'est un fait constant, que dans toutes les familles nombreuses, il y a toujours un préféré et souvent un souffre-douleurs. L'égalité n'est pas dans le cœur humain. Sympathie ou antipathie, viennent souvent des qualités ou des défauts du bambin. Henri Rollet a, d'ailleurs, déjà constaté ce fait.

« C'est souvent à une infirmité physique ou intellectuelle que le petit malheureux doit sa persécution. Tout jeune, il était malpropre; à l'âge de comprendre, peut-être avant, on le frappa pour le corriger. Comme son état tenait à une faiblesse organique, et non à la mauvaise volonté, les coups ne le guérèrent point.

On le fit coucher sur un sac de copeaux qu'il pouvait salir tout à loisir; on se déshabitua de lui donner des soins quotidiens qui ne suffisaient pas à le tenir dans un état convenable. Il devint débile, peut-être repoussant par sa crasse et sa saleté. On lui donna pour vêtements, les haillons des autres enfants, on le séquestra dans un grenier ou dans quelque cabinet noir où ses pleurs et ses cris ne pouvaient plus importuner personne. Au bout de quelque temps, le petit paria devint un objet de répulsion, un souffre-douleurs pour les autres enfants, et quelquefois, pour ses frères et sœurs ». (H. Rollet)

Quant à ce fait, que la femme martyrise ses enfants, plus souvent que l'homme, prend la haute direction du crime, dans les cas d'association criminelle, Scipio Sighele se l'explique parfaitement encore. Sa théorie qui semble, de prime abord, une application un peu risquée des principes de la physique à la psychologie, devient, si on l'examine un peu, fort séduisante.

« La femme, dit-il, est toujours meilleure ou plus

mauvaise que l'homme. Il semble qu'elle ne connaisse pas ce que les Français appellent le juste milieu. Si elle aime, aucun sacrifice n'est trop grand pour son amour, si elle hait, aucun supplice n'est trop grand pour l'objet de sa haine.

Cette exagération qui est la note caractéristique de la psychologie féminine, vient de ce fait que la femme ne peut, comme l'homme, disperser ses sentiments affectifs sur beaucoup de personnes ou de choses. La femme ne vit que pour le mari, l'amant ou l'enfant. L'homme a un champ plus vaste, entraîné qu'il est au dehors par ses affaires ou ses plaisirs.

Plus condensés, les sentiments de la femme doivent être plus intenses, dans le bien comme dans le mal : « Son cœur a la clarté de l'incendie ou l'obscurité de la caverne ; elle passe des hauteurs sublimes de la tendresse à la brutalité de la cruauté la plus raffinée, c'est un ange ou un démon. Elle s'élève au plus haut degré de la charité chrétienne ou descend jusqu'à mériter le nom de tigre ou de hyène. » *Essa è angelo o demonio, s'innalza fino all' altezza crisiana della suora di carita, e scende talvolta fino a meritare il nome de tigri e di iena ».*

CONCLUSIONS

De cette esquisse rapide, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

Nous voyons d'abord que le libéricide peut être indifféremment commis par le père ou la mère. A ce point de vue nous nous séparerons de M. Aubry qui nous dit que le libéricide est exceptionnellement le fait du père seul. Par contre, nous reconnaitrons volontiers que la femme se rend coupable de ce crime, plus souvent que l'homme. Nous ajouterons qu'il peut y avoir association criminelle du père et de la mère, pour le meurtre et l'exploitation de l'enfance. C'est ce que M. le professeur Lacassagne a appelé le couple libéricide.

La plus grande part de responsabilité incombe d'ordinaire à la femme, c'est elle qui prend la haute direction du crime; souvent, le père se borne à laisser faire.

Si nous envisageons les causes du crime, nous voyons que sur trente cas de libéricide commis par le père, vingt relèvent d'un état morbide particulier, et notamment de l'alcoolisme chronique. Quatre sont au moins douteux. Restent donc six cas seulement dans lesquels nous concluons à une responsabilité pleine et entière.

Chez la femme, la proportion n'est plus la même : sur quarante-sept libéricides dix-neuf seulement relèvent d'une altération des facultés mentales ; six reconnaissent pour cause la misère et vingt-deux, c'est-à-dire, près de la moitié ne se peuvent attribuer qu'à la perversion de l'instinct maternel.

Dans les cas d'association criminelle, l'altération des facultés mentales devient la très rare exception : le couple libéricide n'est pas, en thèse générale du moins, un couple aliéné.

Si nous abordons la technique du crime, nous voyons que le père emploie toujours les moyens violents : nous ajouterons qu'il se livre bien rarement à des sévices graves sur la personne de ses enfants : il tue franchement. La femme recourt aussi quelquefois aux moyens violents, nous entendons par là : les plaies par armes à feu, instruments tranchants et contondants : mais elle semble donner la préférence à des moyens plus doux qui conviennent mieux à son caractère : asphyxie, submersion, empoisonnement. En outre, souvent elle veut tuer son enfant, mais elle n'a pas l'audace du crime. De là, ces vexations de toutes sortes, ces supplices raffinés qui tuent lentement, mais sûrement.

Le couple libéricide également, les cas qui relèvent de la folie ou de la misère mis à part, tue lentement, à petit feu.

Nous avons pu remarquer aussi que les circonstances qui accompagnent le crime, varient avec la cause ; souvent elles fournissent de précieuses indications au médecin légiste, lorsqu'il a à trancher la question de responsabilité. Griesinger constatait déjà ce fait, lorsqu'il disait :

« En pareil cas, les actes de l'individu ont au moins autant d'importance que ses paroles, au point de vue de l'appréciation de son état mental. »

Il est un dernier fait qui ressort de cette étude. Le suicide du père est chose exceptionnelle après le libéricide; la mère, au contraire se tue souvent avec ses enfants; aussi, M. Aubry, a-t-il raison, de considérer le libéricide suivi de suicide comme un crime à peu près exclusivement féminin.

La femme, par contre, donne rarement la mort à son mari en même temps qu'à ses enfants et il arrive souvent au contraire que le père tue à la fois femme et enfants : uxoricide et libéricide vont fréquemment ensemble.

Nous résumerons ces conclusions dans les quelques propositions suivantes :

I. — L'amour des produits émanés de soi, l'instinct maternel est un instinct fondamental, une qualité primitive, qui a un siège anatomique. Le libéricide se rattache à la perversion de l'instinct maternel.

II. — Le libéricide peut être commis par le père ou la mère, pris isolément, ou unis dans un même but criminel. Il est plus souvent le fait de la mère.

III. — Le libéricide commis par le père, relève le plus souvent d'une altération des facultés mentales, l'alcoolisme joue un grand rôle.

IV. — Le libéricide commis par la mère, reconnaît pour cause quelquefois la misère ou l'aliénation mentale,

le plus souvent il se rattache à la seule perversion de l'instinct maternel.

V. — Le couple libéricide n'est pas un couple aliéné.

VI. — Le père tue franchement, il emploie les moyens violents. L'uxoricide accompagne souvent le libéricide, le suicide est exceptionnel.

VII. — La mère, en thèse générale, préfère les moyens plus doux. Souvent elle n'a pas l'audace du crime et tue lentement par des moyens détournés. Le suicide accompagne souvent le libéricide.

VIII. — Le couple libéricide ne tue jamais franchement : il recourt aux sévices et aux mauvais traitements.

VU : LE DOYEN,

LORTET

Vu, bon à imprimer :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE,

A. LACASSAGNE.

Permis d'imprimer

LE RECTEUR,

EM. CHARLES.

Lyon, le 4 décembre 1892.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBRY. — Homicide commis par la femme. Relation de l'affaire X... (*Archives d'anthropologie criminelle* 1891-1892).
- BLANCHE. — *Homicides commis par les aliénés.*
- BOURNET. — *De la criminalité en France et en Italie.*
- BUTT. — *The Medico-legal journal de New-York*, 1887.
- DESPINE. — *Psychologie naturelle.*
- DEVERGIE. — *Médecine légale, théorique et pratique.*
- GALL. — *Fonctions du cerveau.*
- GEORGET. — *Considérations médico-légales sur la liberté morale.*
- GRIESINGER. — *Traité des maladies mentales.*
- D'HAUSSONVILLE. — *L'enfance à Paris.*
- LACASSAGNE. — La criminalité chez les animaux (*Revue scientifique* 1886-87).
- LAURENT. — *Le monde des prisons. L'année criminelle.*
- MARG. — *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires.*
- MARCÉ. — *De la folie des femmes enceintes et des nouvelles accouchées.*
- ROLLET (H.). — *L'enfance abandonnée et coupable.*
- SAINT-CYR. — *Du cordon ombilical au point de vue médico-judiciaire* (Thèse de Lyon).
- SCIPIO SIGEHLE. — *La Coppia Criminale.*
- TARDIEU. — Sévices exercés sur les enfants (*An. d'Hyg* 1860-1, 361).
- Annales d'Hygiène et médecine légale.*
- Annales médico-psychologiques.*
- Archives d'anthropologie criminelle.*

